



Université du sud de la vallée.



Faculté de la pédagogie d'Hurghada.

Université du sud de la vallée

Faculté de la pédagogie d'Hurghada

Section de français.

Textes du XVIII^e siècle.

Dr/ Mohamad fekry

Troisième année

Université du sud de la vallée.

Faculté de la pédagogie d'Hurghada.

Section de français.

Année : Troisième année.

Matière : Textes du XVIII^e siècle.

Pages du livre : 175

Table des matières

Page

- Table des matières.....	3 - 4
---------------------------	-------

Chapitre I :

- Les origines du XVIIIe siècle.....	6 - 8
- Le corpus de la pièce (Les Fausses Confidences).....	9 - 74

Chapitre II :

<u>1-La structure dramatique de la pièce.....</u>	<u>76</u>
- La vie de Marivaux.....	77 - 79
- Le sujet.....	80 - 83
-L'action.....	84 - 89
-Le dénouement.....	90 - 95
<u>2-Les grands thèmes</u>	<u>96 - 100</u>
<u>3-Analyse des personnages.....</u>	<u>101</u>
1-Les personnages principaux :.....	101
A-Araminte.....	101 - 108
B-Dorante.....	109 - 112
C-Dubois.....	113 - 118
2-Les personnages secondaires :.....	119
A-Martou.....	119 - 124
B-Madame Angante.....	125 - 130
C-Monsieur Remy.....	131 - 132
D-Le comte Dorimont.....	133 - 134
E-Arlequin.....	135 - 137
<u>4-Le comique de Marivaux dans cette pièce.....</u>	<u>138 - 146</u>
<u>-Analyse du Jeu de l'amour et du Hasard.....</u>	<u>147</u>

-Marivaux peintre de l'amour.....148 - 150

Chapitre III :

1-Le Roman. LESAGE.152 - 153

-Le roman réaliste. LESAGE.154

-Vie de Lesage (Son caractère).....154 - 155

-Le réalisme de Lesage.....155 - 157

-Le style de Lesage.....157

2-Montesquieu :158 - 159

-Vie de Montesquieu (Son caractère).....160 - 161

-Analyse des "Considérations sur les Romains".162-164

- Analyse de "L'Esprit des Lois"165 - 170

- Le style de Montesquieu171

Bibliographie :172

-Ouvrages généraux.....172

-Ouvrages consacrés à Marivaux.....173 - 175

* * *

CHAPITRE “I”

Les origines du XVIII^e siècle

(Le XVIII^e Siècle, au contraire du XVII^e siècle, le XVIII^e siècle avait rejeté toutes les disciplines : la religion, la monarchie, la subordination de tous à la grandeur nationale, il avait été antichrétien, antimonarchique, cosmopolite ; il avait mis au premier plan les questions politiques et sociales ; il avait délaissé la psychologie et avait négligé l'art.)¹

Cependant le XVIII^e Siècle avait procédé logiquement du XVII^e siècle dès la fin du règne de Louis XIV, L'Eglise, la monarchie, la noblesse S'étaient discrédités par leurs abus, l'affaiblissement de ces autorités traditionnelles avait laissé le champ libre à la raison. Elle cultiva l'expression abstraite et vida le langage de ses derniers éléments sensibles. Enfin elle prétendit s'adresser non plus seulement aux Français, mais à l'humanité entière.

(Le XVIII^e siècle n'est pas uniforme dans son développement. Il se divise naturellement en deux périodes, tant au point de vue purement littéraire qu'au point de vue purement littéraire qu'au point de vue philosophique : 1715 – 1750 ; 1750 – 1789.)²

¹ - G. Lanson et P. Tuffrau "Manuel illustré d'histoire de la littérature française des origines à l'époque contemporaine" quatrième Édition, Hachette, Paris, 1932, Page 340.

² - Ibid., Page 348.

Dans la première période “1715 – 1750”, les œuvres d’art selon les formes traditionnelles sont encore nombreuses; mais, sous l’influence de l’esprit rationaliste, elles s’épurent de leurs éléments concrets, nous voyons que le sentiment même s’y fait esprit par ce qu’elles se font moins denses, plus lucides et leur attrait consiste surtout dans leur intelligibilité et dans leur élégance, cet art singulier atteint sa perfection chez Marivaux mais le fait général le plus marqué dans la première moitié du XVIII^e siècle, c’est la décadence des genres d’art. Ils ne vivent plus que d’une vie factice.

Dans la seconde période “1750 – 1789” se réveillent les facultés oratoires, précédant les facilités poétique : des impulsions sentimentales; des besoins imaginatifs commencent à troubler les opérations de la claire et froide intelligence. Des images, des sensations s’infiltrèrent dans la littérature.

(La seconde période, c’est une période de lutte violente où les attaques du partie philosophique “Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes, Rousseau” désagrègent l’ancien régime et créent la mentalité révolutionnaire.)¹

¹ - G. Lanson et P. Tuffrau “Manuel illustré d’histoire de la littérature française” op. cit., Page 340.

L'attaque devient plus violente et plus générale Jusque rien ne résiste plus à la raison : d'ici la diffusion des lumières semble accomplie; tous attendent que le règne de la vérité et de la Justice commence.

Dans le dix-huitième Siècle, la fureur du théâtre se répandit et, étant un phénomène social, c'est pourquoi, avec la deuxième moitié du dix-septième Siècle et la première moitié du dix-huitième siècle, nous assistons au déclin de la tragédie et à l'épanouissement de la comédie car (le Siècle de Louis XV qui complète et tempère le faste par le confort, la beauté par la physionomie, la raison par l'esprit, la richesse par le luxe, est le Siècle de la comédie.)¹

La tragédie décline rapidement : elle reste un genre figé, et la comédie s'épanouit quand le chef d'œuvre, "*Le Turcaret*" de Lesage "1709" avait produit. Puis elle fut renouvelée véritablement par Marivaux dont nous faisons nos études d'après une de ses pièces.

¹ - Claude Roy, "Lire Marivaux" "les cahiers du Rhône" Paris, Édition du seuil – Ed. De la Baconnière, 1947, Ivol, in 16°, Page 12.

LES FAUSSES CONFIDENCES

COMÉDIE

MARIVAUX

ACTEURS

ARAMINTE, fille de Madame Argante.

DORANTE, neveu de Monsieur Remy.

MONSIEUR REMY, procureur.

MADAME ARGANTE.

ARLEQUIN, valet d'Araminte.

DUBOIS, ancien valet de Dorante.

MARTON, suivante d'Araminte.

LE COMTE.

Un domestique parlant.

Un garçon joaillier.

La scène est chez Madame Argante.

الاعترافات الكاذبة

مسرحية كوميدية من ثلاثة فصول
لما ريقو

عرضت لأول مرة يوم السبت ١٦ / مارس عام ١٧٣٧.

على مسرح الإيطاليين في باريس

أحدث عرض السبت ٤ يونيو عام ١٩٧٧

الشخصيات :

أرامينت : بنت السيدة أرجانت.

دورا نت : ابن أخ السيد ريمى.

السيد ريمى : وكيل.

السيدة أرجانت.

أرلكان : خادم أرامينت.

ديبوا : خادم قديم لدورانت.

مارتون : تابعة أرامينت.

الكونت.

أحد الخدم متكلماً.

صبي الجواهرجى.

المشهد فى منزل السيدة أرجانت.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Dorante, Arlequin.

ARLEQUIN, introduisant Dorante.

Ayez la bonté, Monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle ; Mademoiselle Marton est chez Madame et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne ; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie ; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, Monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de Madame d'être honnête, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je, je serai bien aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, Monsieur, et restez à votre fantaisie.

الفصل الأول

المشهد الأول

(دورانت ، أرلكان)

أرلكان : (أثناء دخول دورانت) - تفضل سيدي بالجلوس لحظة في هذه الصالة ؛ الآنسة مارتون عند سيدتي ولن تتأخر في النزول.

دورانت : ممنون.

أرلكان : تحب أن أبقى معك حتى لا تتضجر ؛ فإننا سنتحدث أثناء الانتظار.

دورانت : أشكرك ؛ فلا داعي ، لا تتضايق.

أرلكان : قرر، يا سيدي، لا تتجمل في هذا ؛ فلدينا أمر من السيدة بأن نكون مهذبين وأنتك تربأني اتبع ذلك.

دورانت : إنني أقول لك ، لا ، إنني سأكون مرتاحًا جدًا أن أكون لحظة بمفردى.

أرلكان : عذرًا يا سيدي ، واسترح كما تشاء.

SCÈNE II.

Dorante, Dubois, entrant avec un air de mystère.

DORANTE.

Ah ! Te voilà ?

DUBOIS.

Oui, je vous guettais.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait.

Il cherche et regarde.

N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monsieur Remy, votre parent ?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur ; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que s'il n'y était pas encore, je demandasse une Mademoiselle Marton. Voilà tout, et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne, il me paraît extravagant, à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois ; tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune ! En vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot, je suis content de vous ; vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnaître tes sentiments pour moi ? Ma fortune serait la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien, vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances, et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS.

Point de bien ! Votre bonne mine est un Pérou ! Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE.

Quelle chimère !

DUBOIS.

Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah ! Vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS.

Oh ! Vous m'impatientez avec vos terreurs : eh que diantre ! Un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera : adieu ; je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être Monsieur Remy ; nous voilà embarqués poursuivons.

Il fait quelques pas, et revient.

À propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi nous ferons le reste.

المشهد الثانى

(دورانت ، دييوا داخلاً بهيئة غريبة)

دورانت : آه ! أهو أنت ؟

دييوا : نعم ، إني كنت أراقبك .

دورانت : لقد ظننت أنني لن أستطيع أن أتخلص من أحد الخدم الذى أدخلنا والذى أبى

إلا ان يسلمنى أثناء فترة وجودى . قل لى ، ألم يأت السيد ريمى بعد ؟

دييوا : نعم ، لم يات ، لكن هذا هو تقريبا الميعاد الذى قال لك أنه يمكن أن يأتى فيه .

(إنه يبحث وينظر)

ألا يوجد أحد هناك يمكن يرانا معاً ؟ فإنه من الضرورى أن الخدم هنا لا يجب أن

يعرفوا أن كلانا يعرف الآخر .

دورانت : أنا لا أرى أحداً .

دييوا : ألم تقل شيئاً عن موضوعنا للسيد ريمى ، قريبك ؟

دورانت : ولا بأقل كلمة . إنه يقدمنى بأصدق نيه فى العالم ، بصفه مدير إلى هذه السيدة

التي حدثته عنها ، والتي يوجد عندها الوكيل ، إنه لا يعرف إطلاقاً أنك وجهتى

إليه ؛ إنه أخبرها بالأمس، إنه قال لى لابد أن أتواجد هنا هذا الصباح، وأنه من الأفضل أن يقدمنى هو إليها، وأنه يمكن أن يتواجد هنا قبلى، وبما أنه إذ لم يكن بعد هنا، فأنى طلبت الآنسة مارتون. ها هو كل شىء، وأنا لا أقوى على أن أبوح لها بموضوعنا، وكذلك لأى شخص آخر، إنه يبدو لى غريباً، إلىّ أنا الذى أَرْضَى بهذا الموضوع. وأنا مع ذلك لم أكن أقل إدراكاً لحسن نيتك، يا ديبوا، إنك خدمتني، إننى ما استطعت أن أحتفظ بك وما استطعت حتى أن أكافئك بما يكفى لحماستك ؛ وبالرغم من كل هذا ، أخطر ببالك أن تُسعدنى؟! في الحقيقة ، إنه لم يكن من العرفان الذى لم أوجه لك.

ديبوا : دعنا من هذا، يا سيدى، عبر باختصار، إنى مسرور منك، إنك تُعجبني دائماً، فأنت رجل ممتاز، الرجل الذى أحبه ؛ ولو كان معى حقاً نقود، فستكون أيضاً في خدمتك.

دورانت : متى سأتعرف على مشاعرك نحوى ؟ فثروتى ستصبح ملكك : لكنى لا انتظر شيئاً من موضوعنا إلا الخزى من أن أطرده مستقبلاً.

ديبوا : إذن ! إنك ستعود إلى حيث كنت.

دورانت : هذه السيدة لها مكانه فى المجتمع، إنها ارتبطت بكل ما هو خير، أرملة لزوج كان له وضع عظيم فى المالىات . وأنت تعتقد بأنها ستولينى جزءاً من انتباهها وأننى سأتزوجها ، أنا الذى لا أعد شيئاً ، أنا الذى لا أملك ثروة قط؟!

ديبوا : لا ثروة قط ! فطلعتك البهية تساوى كل ذهب الدنيا ! استدر قليلا، كم أنى أقدرك أيضاً ، فلنمض، يا سيدى، إنك تمزح، فإنه لا يوجد سيد أعظم منك فى باريس : ها هو المستوى الذى يناسب كل المناصب الممكنة، فموضوعنا أكيد، قطعاً أكيد ؛ فيبدو لى أنى أراك من الآن بثياب المنزل فى مسكن سيدتى.

دورانت : يالها من دعابة !

ديبوا : نعم ، إنى أواصل موضوعنا . فأنت موجود حالياً فى صالتك ورجالك فى المقابلة.

دورانت : إنها تملك أكثر من خمسين ألف جنيه من الدخل ، يا ديبوا.

ديبوا : آه ! إنك ستملك منها فعلاً ستين على الأقل.

دورانت : وأنت تقول لى أنها عاقلة جداً ؟

ديبوا : فهذا أفضل بالنسبة لك ، وأسوأ بالنسبة لها. فلو أنك مدحتها ، فإنها ستكون من هذه الناحية خجولة جداً ، إنها ستتخبط لدرجة أنها ستصبح ضعيفة جداً ،إنها لن تستطيع أن تتماسك إلا بالزواج؛ وأنت ستخبرنى عن هذا. هل رأيتها وهل تحبها؟

دورانت : إنى أحبها بشغف ، وهذا ما يجعلنى أرتعش.

ديبوا : أوه ! إنك تُقلقتى بذعرك : إيه يا للشيطان! إننى أقول لك، أنك ستنجح بقليل من الثقة وأنى ملتزم بهذا، إنى أرغب فهذا وإننى نظمت هذا الأمر ؛ فنحن راضون عن كل تصرفاتنا، كل إجراءاتنا متفته ؛ إننى أعرف طبع سيدتى ، وأعرف قيمتك وأعرف مواهبى .فأنا سأرشدك ، فهم سيحبونك ، حيث أنهم عاقلون تماماً، إنهم سيتزوجونك، وإنهم فخورين تماماً، وإنهم سيغنونك، حيث أنك مفلس تماماً، فهل تُريد ؟ العزة، العقل والغنى ، فالمفروض أن كل هذا سيعود. عندما يتحدث الحب، إنه السيد، وإنه سيتحدث: وداعاً ؛ إنى أتركك، لأنى أسمع شخص ما، ربما يكون

السيد ريمى ؛ ها نحن نبدأ فى المهمة، فلنواصل.
(يمشى بعض الخطوات، ويعود.)
بالمناسبة، أبذل ما فى وسعك بأن تجعل مارتون تميل لك قليلاً. فالحب وأنا
سنفعل الباقي.

SCÈNE III.

Monsieur Remy, Dorante.

MONSIEUR REMY.

Bonjour, mon neveu ; je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir, on est allé l'avertir. La connaissez-vous ?

DORANTE.

Non, monsieur, pourquoi me le demandez-vous ?

MONSIEUR REMY.

C'est qu'en venant ici, j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie, au moins.

DORANTE.

Je le crois.

MONSIEUR REMY.

Et de fort bonne famille : c'est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre ; homme un peu dérangé ; sa fille est restée sans bien ; la dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise ; vous allez être tous deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Eh !... Mais je ne pensais pas à elle.

MONSIEUR REMY.

Eh bien, je vous avertis d'y penser ; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai, sans compter que je puis me marier : je n'en ai point d'envie ; mais cette envie-là vient tout

d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent ; avec une femme on a des enfants, c'est la coutume ; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, et c'est aussi à quoi je vais travailler.

MONSIEUR REMY.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiselle Marton : éloignez-vous de deux pas pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve.

Dorante s'écarte un peu.

المشهد الثالث

(السيد ريمى ، دورانت)

السيد ريمى : نهارك سعيد ، يا ابن أخى ؛ إننى جد مرتاح بأن أراك بخير ، الآنسة مارتون ستأتى حالاً ، ذهبوا ليخبروها ، هل تعرفها ؟

دورانت : لا ، يا سيدى ، لكن لماذا تسألنى هذا السؤال ؟

السيد ريمى : ذلك لأنه أثناء قدومى هنا فكرت فى شىء ما ... على أى حال ، إنها جميلة.

دورانت : إننى أعتقد ذلك.

السيد ريمى : ومن عائلة طيبة جداً : وإننى أنا الذى حللت محل والدها، إنه كان صديقاً

حميماً لوالدك ؛ رجل قليل المتاعب، بنته ظلت بدون ثروة، سيدة هذا المنزل

أرادت أن تجعلها فى خدمتها، إنها تحبها وتعاملها معاملة حسنة لا كوصيفة

لكن كصديقة، كوّنت لها كثيراً من الثروة، وما زالت تُكوّن لها منها،

وعرضت أيضاً لتزوجها. علاوة على ذلك فإن مارتون لها قريبه عجوز

مريضة بالربو وهى ترث منها ، وهى تعيش كما يحلو لها ؛ ستكونان أنتما

الاثنتان فى نفس المنزل ؛ وإننى أرى أنه من الأفضل أن تتزوجها : فماذا

تقول فى هذا ؟

دورانت : إيه ! لكنى لم أكن أفكر فيها.

السيد ريمى : إذن، إنى أنصحك بأن تفكر فى هذا الزواج ؛ حاول أن تُرضيها. يا ابن أخى،

إنك لا تملك شيئاً ، إننى أقول لك لا شىء إلا قليل من الأمل. فأنت وريشى،

ولكنى بصحة جيدة، وسأبقى هكذا لأكثر فترة ممكنة، وأيضاً بإمكانى أن

أتزوج : لكنى لم أرغب فى هذا ؛ لكن هذه الرغبة تأتى فجأة : فيوجد عدد

كبير من الوجوه اللطيفة التى تُعطيك هذه الرغبة ، فبالمرأة تُنجب الأطفال،

فهذا هو العُرف ؛ على أية حال، فأنت وريث غير مباشر. إذن، يا ابن أخي،
لتكن منتبهاً لذلك، وعليك أن تُعد نفسك للتخلي عن ثروتى، فربما أخصصها
لك اليوم وأنزعها منك غداً.

دورانت : إنك على حق ، يا سيدى ، وهذا أيضاً ما سأقوم به.
السيد ريمى: إنى أنصحك فى هذا الموضوع . فها هى الأئسة مارتون : أبتعد خطوتين حتى
تُعطينى الفرصة لأسألها عن رأيها فيك.
(دورانت يبتعد قليلاً)

SCÈNE IV.

Monsieur Remy, Marton, Dorante.

MARTON.

Je suis fâchée, Monsieur, de vous avoir fait attendre ; mais
j'avais affaire chez Madame.

MONSIEUR REMY.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiselle, j'arrive. Que pensez-vous
de ce grand garçon-là ?

Montrant Dorante.

MARTON, riant.

Eh ! Par quelle raison, Monsieur Remy, faut-il que je vous le
dise ?

MONSIEUR REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

Eh bien ! Ce neveu-là est bon à montrer ; il ne dépare point la
famille.

MONSIEUR REMY.

Tout de bon ? C'est de lui dont j'ai parlé à Madame pour
intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne : il vous a déjà
vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue ; vous en
souvenez-vous ?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

MONSIEUR REMY.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la
première fois qu'il vous vit ? Quelle est cette jolie fille-là ?

Marton sourit.

Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup ; pourquoi les enfants ne s'aimeraient-ils pas ? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'est un coeur qui se présente bien.

DORANTE, embarrassé.

Il n'y a rien là de difficile à croire.

MONSIEUR REMY.

Voyez comme il vous regarde ; vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée ; Monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

MONSIEUR REMY.

Bon, bon ! Il faudra ! Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTON, riant.

Je craindrais d'aller trop vite.

DORANTE.

Vous importunez Mademoiselle, Monsieur.

MARTON, riant.

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

MONSIEUR REMY, joyeux.

Ah ! Je suis content, vous voilà d'accord. Oh !

Il leur prend les mains à tous deux.

ça, mes enfants, je vous fiance, en attendant mieux. Je ne saurais rester ; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à Madame. Adieu, ma nièce.

Il sort.

MARTON, riant.

Adieu donc, mon oncle.

المشهد الرابع

(السيد ريمى ، مارتون ، دورانت)

مارتون : إننى مستاءة ، يا سيدى ، أن جعلت سيادتك تنتظر ؛ ولكن كان معى موضوع عند السيدة.

السيد ريمى : لا توجد مشقة كبيرة، يا آنسة، إننى قدِمْتُ. ما رأيك فى هذا الشاب ؟

(دورانت متظاهراً)

مارتون : (ضاحكة) - إيه ! يا سيد ريمى ، بأى حق من المفروض أن أقول لسيادتك هذا ؟

السيد ريمى : هذا لأنه ابن أخى.

مارتون : حسناً ! ابن أخيك هذا يبدو طيباً ؛ إنه لا يشوه العائلة أبداً.

السيد ريمى : أحقاً هذا ؟ هذا عنه هو ذلك الذى تحدثت للسيدة عنه من أجل وظيفة المدير ، وإننى مسرور لأنه يُعجبك : إنه رآك من قبل أكثر من مرة عندي وذلك عندما أتيت فى منزلى ؛ فهل تتذكرينه ؟

مارتون : لا ، فليس عندي فكره عن هذا.

السيد ريمى : على العموم ، هذا لا يهم . فهل تعرفين ما الذى قاله لى أول مرة رآك فيها ؟ لقد قال : من هذه الفتاة الجميلة ؟

(مارتون تبتسم)

اقترب ، يا ابن أخى. يا آنسة مارتون ، والدك ووالده كانا متحابين كثيراً ؛ فلماذا لم يفضل الأولاد أن يتحابوا ؟ فيا له من إنسان ذلك الذى لا يبغى خيراً ؛ فإن القلب هو الذى يُقدم نفسه جيداً.

دورانت : (متحيراً) - لا يوجد شيئاً من الصعب تصديقه فى هذا.

السيد ريمى : فلترى كم أنه ينظر إليك ؛ فمن الأفضل لك ألا تختارى بضاعة رديئة.

مارتون : إنى واثقة من هذا ؛ فالسيد ينحاز لصالحه ، ومن المفروض أن نرى.

السيد ريمى : حسناً ، حسناً ! من المفروض ! إنى سأصرف لأن هذا لا يجب أن يُرى.

مارتون : (ضاحكة) - إنى أخشى من الانصراف بأقصى سرعة.

دورانت : يا سيدى ، لقد ضايقت الأنسة.

مارتون : (ضاحكة) - مع ذلك ، فلم أظهر بمظهر جاف.

السيد ريمى : (مسروراً) - آه ! إننى مسرور ، فلقد أصبحتما متفقين. أوه ! فهيا يا أولادى ،

(يجذب يدي كلاً منهما إليه) إنى أخطبكما لبعض ، فى انتظار الفرج. فلن

أعرف الراحة ؛ سأعود بعد قليل. أترك لكم الرعاية لتقدمى خطيبك للسيدة.

وداعاً ، يا ابنة أخى.

(يخرج)

مارتون : (ضاحكة) - وداعاً إذًا ، يا عمى.

SCÈNE V.

Marton, Dorante.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme Monsieur Remy expédie ! Votre amour me paraît bien prompt, sera-t-il aussi durable ?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends Madame qui vient, et comme, grâce aux arrangements de Monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

MARTON, en le voyant sortir.

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

المشهد الخامس

(مارتون ، دورانت)

مارتون : فى الحقيقة، كل هذا يبدو حُلماً. فكم هو متسرع السيد ريمى ! فحبك يبدو لى حقاً سريعاً ، فهل سيدوم أيضاً ؟

دورانت : يا أنسة ، أول الأمر كآخره.

مارتون : إنه تعجل كثيراً جداً بالرحيل . إنى أنتظر سيدتى التى ستأتى، وبالمثل فبفضل توفيق السيد ريمى ، فإن مصالحك أصبحت تقريباً مصالحى ، تفضل بالذهاب لحظة فوق الشرفة حتى يمكن أن أخبرها.

دورانت : بكل سرور، يا أنسة.

مارتون : (مشاهدة له أثناء الخروج) إنى أعجب لهذا التصرف الذى يتصرف به الواحد نحو الآخر فجأة.

SCÈNE VI.

Araminte, Marton.

ARAMINTE.

Marton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse ? Est-ce à vous à qui il en veut ?

MARTON.

Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, d'un air assez vif.

Eh bien, qu'on le fasse venir ; pourquoi s'en va-t-il ?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de Monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah ! C'est là lui ! Il a vraiment très bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé, je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre ; n'en dira-t-on rien ?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits ?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez ; je le prends.

MARTON, comme s'en allant.

Vous ne sauriez mieux choisir.

Et puis revenant.

Êtes-vous convenue du parti que vous lui faites ? Monsieur Remy m'a chargée de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTON, hésitant à partir.

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas ?

ARAMINTE.

Oui, comme il voudra ; qu'il vienne.

Marton va dans la coulisse.

المشهد السادس

(أرامينت ، مارتون)

أرامينت : يا مارتون، من هذا الرجل الذى حيانى توأ برقة جداً، والذى يمضى فوق

الشرفة ؟ إلى من يقصد بهذا أيكون هذا لك ؟

- مارتون : لا، يا سيدتي ، فهذا لك خاصة .
أرامينت : (بشكل يقظ جداً) - حسناً ، إنهم استدعوه ؛ فلماذا انصرف ؟
مارتون : إنه الذى تمنى أن أحدث سيادتك عنه من قبل. إنه ابن أخ السيد ريمى، ذلك الذى قدمه لسيادتك على أنه رجل أعمال.
أرامينت : آه ! هو نفسه الذى هناك ! حقاً إنه بهي الطلعة .
مارتون : عموماً هو محترم، إنى أعرف هذا .
أرامينت : ليس عندي مانع فى تصديق هذا : إنه ذو وجه يستحق هذا. لكن، يا مارتون، إنه ذو وجه بشوش جداً لمدير، تتنابنى بعض الحيرة بأن أتمسك به، ألن يُقال شيئاً عن هذا ؟
مارتون : وماذا تُريدين أن يُقال ؟ فهل هم مُجبرون بأن لا يحظوا إلا على مديرين غير أسوياء ؟
أرامينت : أنت على حق . قولى له بأنه يمكن أن يرجع . فإنه ما كان ضرورياً بأن أُعد نفسى لاستقباله: فطالما أن السيد ريمى هو الذى رشحه لى، فهذا يكفى عن كل شيء، فإنى أتمسك به .
مارتون : (كأنها منصرفة) - سيادتك اخترت أفضل اختيار . (وثم عانده) هل سيادتك مقتنعة من القرار الذى اتخذته بشأنه ؟ فإن السيد ريمى كلفنى بأن أحدث سيادتك عنة .
أرامينت : هذا غير مُجدٍ . فليس هذا الأمر محل جدال . فطالما أنه رجل مستقيم ، فهذا ما يدعو للسرور . ناديه .
مارتون : (مترددة فى الانصراف) - ستترك له هذه الحجرة الصغيرة التى تطل على الحديقة، أليس كذلك ؟
أرامينت : بلى ، كما سيرغب ؛ عندما يأتى .
(مارتون تذهب فى خلفية المسرح)

SCÈNE VII.

Dorante, Araminte, Marton.

MARTON.

Monsieur Dorante, Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, Monsieur ; je suis obligée à Monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui ; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espère, Madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, Monsieur ; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment ; vous y avez travaillé ?

DORANTE.

Oui, Madame ; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez ?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame ; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez ; et si, dans les suites, il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà Madame : je la reconnais.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante. C'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge ; car vous n'avez que trente ans tout au plus ?

DORANTE.

Pas tout à fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, Madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine ; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton ?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame. Je le vois à l'entrée de la salle et je vais l'appeler. Arlequin, parlez à Madame.

المشهد السابع

(دورانت ، أرامينت ، مارتون)

- مارتون : السيدة تنتظرك ، يا سيد دورانت .
أرامينت : تقدم ، يا سيد ، إني مدينة للسيد ريمي بالفضل لأنه فكر فيّ. ثم يهب لي ابن أخيه، إني لا أشك في أن هذا لم يكن إلا هدية أهداها إليّ. إن أحد أصدقائي حدثني أول أمس عن مدير وأنه من المفروض أن يبعثه إليّ اليوم ، لكنني أتمسك بك دونه .
دورانت : إني أتمنى ، يا سيدتي ، فإن حماسي سيبرهن على صحة الأفضلية التي شرفتنني بها، وأتوسل إليك بأن تتمسكي بي. فلا شيء يمكن أن يحزنني حالياً إلى هذا الحد إلا أن أفقد هذه الوظيفة .
مارتون : سيدتي صادقة الوعد .
أرامينت : لا ، يا سيد ، فهذه مسألة منتهية ، إني سأرفض الجميع . فأنت ستختص بالشئون القانونية ؛ فهل عملت فيها ؟
دورانت : نعم ، يا سيدتي ؛ فوالدي كان محامياً ، وإني أستطيع أن أكون هكذا أيضاً .
أرامينت : أهذا يعني أنك إنسان من عائلة محترمة جداً، زيادة على هذا القرار الذي اتخذته ؟
دورانت : أنا لا أشعر بشيء يذلني في القرار الذي اتخذته ، يا سيدتي ؛ فإن الشرف لخدمة سيدة مثل سيادتك لا يدانيه شرف، ولن أريد شرطاً من أحد .
أرامينت : أساليني لن تغير من شعوري نحوك. إنك ستجد هنا كل التقديرات التي تستحقها، وإن كانت توجد فرصة فيما بعد لنرد لك خدمة ، فلن أفوتها أبداً .
مارتون : ها هي سيدتي : فإني أعرفها .

أرامينت : حقيقى أنى دائماً حزينه لرؤية أناس شرفاء بدون ثروة، بينما عدد لا يحصى من الناس لا شيء وبدون قيمة لهم بريق أكثر منهم. إنه لشيء يؤثر فى. وبالأخص فى الأشخاص من نفس جيله ؛ لأنه ألم يكن لك إلا ثلاثون عاماً على الأكثر ؟

دورانت : يا سيدتى ، ليست تماماً بعد.

أرامينت : فذلك أفضل لك ، هذا لأن لديك الوقت لتصبح سعيداً.

دورانت : إنى أبدأ فى التواجد من اليوم ، يا سيدتى .

أرامينت : إنهم سيرونك الحجرة التى خصصتها لك، وإذا لم تناسبك، فيوجد منها أخريات، وأنت ستختار. المفروض أيضاً من شخص يخدمك فأنا سأتدبر أمرى فى هذا الشأن. من سنعطيه له، يا مارتون ؟

مارتون : لا يوجد إلا أرلكان ليأخذه، يا سيدتى. إنى أراه فى مدخل الصالة وسأناديه. يا أرلكان، كلم سيدتى.

SCÈNE VIII.

Araminte, Dorante, Marton, Arlequin, un domestique.

ARLEQUIN.

Me voilà, Madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à présent à Monsieur ; vous le servirez ; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, Madame, vous me donnez à lui ! Est-ce que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

ARLEQUIN, comme pleurant.

Je ne sais pas pourquoi Madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé, je te payerai pour être à Monsieur.

ARLEQUIN.

Je représente à Madame que cela ne serait pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me

viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages ; autrement je friponnerais, Madame.

ARAMINTE.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot ! Quand je t'envoie quelque part ou que je te dis : fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien ! Ce sera Monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de Madame et par son ordre.

ARLEQUIN.

Ah ! C'est une autre affaire. C'est Madame qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela méritait explication.

UN DOMESTIQUE.

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.

المشهد الثامن

(أرامينت، دورانت، مارتون، أرلكان، أحد الخدم)

أرلكان : ها أنا ذا، يا سيدتي.
أرامينت : يا أرلكان، أنت من الآن فصاعداً تحت إمرة السيد، إنك ستخدمه، إنى أعطيتك له.
أرلكان : كيف ، يا سيدتي ، سيادتك تُعطيني له ! ألن أكن لنفسي بعد ؟ ألن تستقل شخصيتي؟
مارتون : يا له من غياب !
أرامينت : إنى أقصد أنه بدل من خدمتي أنا ، فستقوم بخدمته هو.
أرلكان : (كأنه باكياً) – إنى لا أعرف لماذا تطردنى السيدة، إنى لا أستحق هذه المعاملة،

فأنا دائماً أخدمها بكل سرور.
أرامينت : إنى لم أطرده قط ، فأنا سأدفع لك راتباً حتى تكون فى خدمة السيد.
أرلكان : إنى أوضح لسيدتى بأن هذا ليس عدلاً : فأنا لن أعطي تعبى من جانب ، بينما
النقود ستأتينى من جانب آخر. فالمفروض أن سيادتك تحصلى على خدمتى ، ثم
أحصل على راتبك ؛ وإلا فإنى أختلس ، يا سيدتى.
أرامينت : إنى يئست من إقناعه.
مارتون : إنك غبى جداً ! عندما أرسلك فى مكان ما أو أقول لك : إفعل كذا أو إفعل شيء
كذا، ألا تُطع ؟
أرلكان : دائماً.
مارتون : حسناً ! سيكون هذا السيد الذى سيقول لك هذا مثلى ، وهذا سيحل محل السيدة
وبأمرها.
أرلكان : آه ! فهذا موضوع آخر. إنها سيدتى التى ستعطى أمراً للسيد بأن يتحمل خدمتى،
فأنا سأساعده بأمر من السيدة.
مارتون : هذا هو المطلوب.
أرلكان : إنكم ترون حقاً أن هذا كان يستحق توضيحاً.
أحد الخدم:ها هى البائعة التى تحضر لسيادتك أقمشة ، يا سيدتى.
أرامينت : سأراهم وسأعود. يا سيد، إنى أريد أن أتحدث إليك عن موضوع؛ فلا تنصرف.

SCÈNE IX.

Dorante, Marton, Arlequin.

ARLEQUIN.

Oh ça, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi ? Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons ! Va-t'en.

ARLEQUIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne payerez-vous rien ? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis ?

Dorante rit.

MARTON.

Allons, laisse-nous. Madame te payera ; n'est-ce pas assez ?

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur, je ne vous coûterai donc guère ? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

ARLEQUIN.

Ah ! Voilà une action de maître. À votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

ARLEQUIN, s'en allant.

Oh ! S'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente.

À part.

Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard !

المشهد التاسع

(دورانت ، مارتون ، أرلكان)

أرلكان : والآن، يا سيدي ها نحن كلانا للأخر، وأنت تتقدم عني ؟ إني سأكون الخادم الذي يخدم ، وأنت الخادم الذي سيُخدم بالأمر.

مارتون : أيها الحقيير التافه مع زملائه ! انصرف.

أرلكان : استأذنيك ، دقيقة . ألن تدفع شيئاً ، يا سيدي ؟ هل أعطيت أمراً بأن تُخدم مجاناً ؟

(دورانت يضحك)

مارتون : هيا ، دعنا . فسيدي ستدفع لك ؛ ألن يكن هذا كافياً ؟

أرلكان : طبعاً ، يا سيدي، فإني قلما أكلفك شيئاً ؟ فهم لم يستطيعوا أن يحصلوا على خادم بسعر رخيص.

دورانت : أرلكان على حق. إمسك، فهذا هو المقدم ذلك الذي أعطيه لك.

أرلكان : آه ! هاهو سهم من السيد . الباقي على راحتك.

دورانت : هيا نشرب نخباً.

أرلكان : (منصرفاً) – اوه ! إذا كان ليس من المفروض إلا الشراب حتى تكون الصحة

جيدة ، فإني أعدك بأنها ستكون ممتازة، ما دمت حياً.

(على إنفراد)

أيها الزميل اللطيف الذي أتاني هنا بالصدفة !

SCÈNE X.

Dorante, Marton, Madame Argante, qui arrive un instant après.

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de Madame ; elle paraît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdons point.

Mais voici Madame Argante ; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

MADAME ARGANTE, femme brusque et vaine.

Eh bien, Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit : j'en suis fâchée ; cela n'est point obligeant pour Monsieur le Comte, qui lui en avait retenu un. Du moins devait-elle attendre, et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci ? Quelle espèce d'homme est-ce ?

MARTON.

C'est Monsieur, Madame.

MADAME ARGANTE.

Hé ! C'est Monsieur ! Je ne m'en serais pas doutée ; il est bien jeune.

MARTON.

À trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, Madame.

MADAME ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, Monsieur ?

DORANTE.

Oui, Madame.

MADAME ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous ?

DORANTE.

De chez moi, Madame : je n'ai encore été chez personne.

MADAME ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

MARTON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires ; il est fils d'un père extrêmement habile.

MADAME ARGANTE, à Marton, à part.

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant ? Il n'en a non plus l'air...

MARTON, à part aussi.

L'air n'y fait rien. Je vous répons de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.

Pourvu que Monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Connaissez-vous Monsieur le Comte Dorimont ? C'est un homme d'un beau nom ; ma fille et lui allaient avoir un procès ensemble au sujet d'une terre considérable, il ne s'agissait pas moins que de savoir à qui elle resterait, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche. Mais Madame la Comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu ; et, je l'avoue, je serai charmée moi-même d'être la mère de Madame la Comtesse Dorimont, et de plus que cela peut-être ; car Monsieur le Comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre ?

MADAME ARGANTE.

Pas tout à fait encore, mais à peu près ; ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiterait seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire et savoir si elle n'a pas meilleur droit que Monsieur le Comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation. Le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, doucement.

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, vivement.

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez. Gardez votre petite réflexion roturière, et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

MADAME ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, Madame ?

MADAME ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon ; que si elle plaiderait, elle perdrait.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

MADAME ARGANTE, à part, à Marton.

Hum ! Quel esprit borné !

À Dorante.

Vous n'y êtes point ; ce n'est pas là ce qu'on vous dit ; on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y aurait point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTE.

De probité ! J'en manque donc, moi ? Quel raisonnement ! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous ? C'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, à part, à Marton.

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, Monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne.

Elle sort.

المشهد العاشر

(دورانت ، مارتون ، السيدة أرجانت التي تصل بعد لحظة.)

مارتون : حدث عندك سرور من مقابلة سيدتي ؛ إنها تُبدى لك تقديرًا، فهذا أفضل،
إننا لم نخسر شيئًا في هذه المقابلة. لكن ها هي السيدة أرجانت ؛ إنى أخبرك
بأن هذه والدتها، وأنا أضمن تقريبًا في هذا الذي يصطحبها .

السيدة أرجانت : (سيدة عنيفة ومغترية) – إيه حسناً ، يا مارتون ، ابنتي لديها مدير جديد ذلك الذى أهداها به وكيلها،إنها قالت لى : إني غضبانة من هذا ؛ فهذا ليس لائقاً فى حق السيدالكونت ، الذى كان يحتفظ لها واحد لهذه الوظيفة. على أى حال كان يجب عليها أن تنتظر، وأن تراهما الاثنين. فلماذا فضل ذلك ؟ أى نوع من الرجال يكون هذا ؟

مارتون : هذا هو السيد ، يا سيدتى.

السيدة أرجانت: يا هذا ! هذا هو السيد !لم أكن أظنه هكذا؛ فهو حقاً فتى.

مارتون : فى الثلاثين عاماً ، حيث أنه فى عمر مناسب كمدير منزل ، يا سيدتى.

السيدة أرجانت: هذا يتوقف على الظروف. هل أنت موقوف عن العمل ، يا سيد ؟

دورانت : نعم ، يا سيدتى. السيدة أرجانت : ومن منزل من خرجت ؟

دورانت : من منزلى أنا، يا سيدتى : إني لم أكن حتى الآن عند أحد.

السيدة أرجانت: من منزلك ! إذاً سوف تتمرس هنا ؟

مارتون : إطلاقاً . فالسيد يفهم الأمور؛ حيث أنه ابن لأب ماهر جداً.

السيدة أرجانت: (إلى مارتون، على إنفراد) – إني لا أرشح هذا الرجل. فهل هذه هيئة

مدير ؟ إنه لا يشبه كذلك لمدير.

مارتون : (على إنفراد أيضاً) – الهيئة لا تهم فى هذا. فأنا أجيبك عنة ؛ فهذا هو

الرجل المناسب لنا.

السيدة أرجانت: بشرط أن لا يرفض السيد القرارات التى نتخذها، وأنا لن أبالى بأن كان

يجب أن يكون هو أو غيره.

دورانت : هل يمكن معرفة هذه القرارات، يا سيدتى ؟

السيدة أرجانت: هل تعرف السيد الكونت دوريمونت ؟ إنه رجل ذو سمعة طيبة ؛ ابنتى وهو

ربما كان بينهما نزاع بخصوص قطعة أرض كبيرة، فلم يكن المقصود على

الإطلاق معرفة إلى من تؤول الأرض، ففكروا فى أن يزوجوهما، حتى

يمنعوهما من الخصام. بنتى أرملة رجل كان محترماً جداً فى المجتمع، وقد

تركها غنية جداً. لكن السيدة الكونتيسة زوجة الكونت دوريمونت من

الأفضل أن تكون لها مكانه مرموقة جداً، وأن تتساوى بالشخصيات ذوى

الوضع العظيم جداً ، فأنا أنتظر بفارغ الصبر أن أرى هذا الزواج مُبرماً ؛

وإني أقر هذا الزواج، فإني سأكون فخوره جداً بأن أكون أم السيدة زوجة

الكونت دوريمونت، إضافة إلى ذلك ربما يحدث هذا، لان السيد الكونت فى

حالة موافقة تماماً.

دورانت : هل هذا رأى الجانبين ؟

السيدة أرجانت: ليس تماماً بعد ؛ لكن ربما فيما بعد ؛ حيث أن ابنتى لم تكن بعيدة عن

هذا. إنها تتمنى فقط، كما تقول بأن تكون مُلمة جيداً بشأن النزاع ومعرفة

إذا لم يكن لها حق أفضل من السيد الكونت، حتى إذا تزوجته، يضمن لها

كثيراً من الالتزام من هذه الناحية. ولكنى أحياناً أخشى بأن هذا ربما يكون

حجة. ابنتى ليس عندها إلا عيباً واحداً؛ هو أنى لا أجد فيها كبرياء بدرجة

كافية. إن السمعة الطيبة لدوريمونت والمكانة لزوجة الكونت لا تؤثر فيها

بدرجة كافية ؛ إنها لا تحس بهم أن لا تكون إلا برجوازية. إنها تظل في هذا الوضع، بالرغم من الثروة التي لديها.

دورانت : (بلطف) - ربما لن تكون أكثر سعادة من ذلك ، لو خرجت من ذلك الوضع.

السيدة أرجانت : (بحدة) - ليس المقصود هذا الذي تفكر فيه. احتفظ بتفكيرك البسيط العامي، واسمع منا، إن أردت أن تكون من أصدقائنا.

مارتون : هذه دعاية بسيطة لا تُفسد شيئاً في موضوعنا.

السيدة أرجانت : الدعاية الرديئة تضايقتني .

دورانت : عن أى شئ هذا النزاع ، يا سيدتى ؟

السيدة أرجانت : عن القول لبنتى، عندما ستطلع على أوراقها، بأن حقها هو الأقل صواباً، وأنها لو كانت ترافعت، لكانت خسرت.

دورانت : لو كان حقها فعلاً هو الأكثر ضعفاً، فأنا لن أقصر فى أن أخبرها بهذا، يا سيدتى.

السيدة أرجانت : (على أفراد ، إلى مارتون) - إحم ! يا لها من بلادة !
(إلى دورانت)

إنك لم تفهم قط، فهذا ليس ما قيل لك، فأنت كُلفت بأن تُحدثها هكذا ، بصرف النظر عن حقها إن كان صحيحاً.

دورانت : لكن يا سيدتى، ليس من النزاهة أن أخدعها في هذا الموضوع.

السيدة أرجانت : من النزاهة ! إذاً فأنا أفتقر إلى النزاهة، أنا ؟ يا له من إستنتاج ! إننى أنا والدتها، والتي تأمرك بأن تخدعها وذلك فى صالحها، أتفهم ؟ إننى أنا والدتها.

دورانت : سيكون سوء النية دائماً من نصيبي.

السيدة أرجانت : (على أفراد ، إلى مارتون) - إنه غبى مثل هذا، من المفروض أن يُطرد.

وداعاً، أيها السيد رجل الأعمال الذي لم يُكلف بأعمال من أحد.
(إنها تخرج)

SCÈNE XI.

Dorante, Marton.

DORANTE.

Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence ; et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est

extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant ? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble ; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh ! Vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc ?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTON.

Oh ça, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre ; c'est que Monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat ; et cet argent-là, suivant le projet de Monsieur Remy, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, Mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse : et si elle n'était pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une si misérable somme ?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le Comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà Madame qui revient, elle a à vous parler. Je me retire ; méditez sur cette somme, vous la goûterez aussi bien que moi.

Elle sort.

DORANTE.

Je ne suis plus si fâché de la tromper.

SCÈNE XII.

Araminte, Dorante.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mère ?

DORANTE.

Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui, mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirais plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : on veut me marier avec Monsieur le Comte Dorimont pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE.

Je le sais, Madame, et j'ai le malheur d'avoir déplu tout à l'heure là-dessus à Madame Argante.

ARAMINTE.

Eh ! D'où vient ?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce mariage ; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole ! Votre fidélité ne me surprend point ; j'y comptais. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit ; je la désapprouve : a-t-elle tenu quelque discours désagréable ?

DORANTE.

Il n'importe, Madame, mon zèle et mon attachement en augmentent : voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie ? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc ? Vous ne seriez pas en repos ! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables ; cela serait plaisant !

DORANTE.

Madame, par toute la reconnaissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point Monsieur le Comte...

SCÈNE XIII.

Dorante, Araminte, Dubois.

DUBOIS.

Il feint de voir Dorante avec surprise.

Madame la Marquise se porte mieux, Madame et vous est fort obligée... fort obligée de votre attention.

Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, regardant toujours Dorante.

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il ?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, à Dorante.

Je n'ai point achevé ce que je voulais vous dire ; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.

SCÈNE XIV.

Araminte, Dubois.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante ? D'où vient cette attention à le regarder ?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir Madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, surprise.

Quoi ! Seulement pour avoir vu Dorante ici ?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire ?

ARAMINTE.

Au neveu de Monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS.

Eh ! Par quel tour d'adresse est-il connu de Madame ? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici ?

ARAMINTE.

C'est Monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant ! Et c'est Monsieur Remy qui vous l'envoie : hélas ! Le bon homme, il ne sait pas qui il vous donne ; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations ? Explique-toi : est-ce que tu le connais ?

DUBOIS.

Si je le connais, Madame ! Si je le connais ! Ah vraiment oui ; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE.

Il est vrai ; et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches ? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

DUBOIS.

Lui ! Il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! C'est une probité merveilleuse ; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh ! De quoi peut-il donc être question ? D'où vient que tu m'alarmes ? En vérité, j'en suis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là.

Il se touche le front.

C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

À la tête ?

DUBOIS.

Oui, il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante ! Il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie ?

DUBOIS.

Quelle preuve ? Il y a six mois qu'il est tombé fou ; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu ; je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais ; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore, ôtez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, un peu boudant.

Oh bien ! Il fera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un esprit renversé ; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah ! Vous m'excuserez ; pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste ! Sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connais, cette personne ?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'est vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu ?

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté, quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh ! Juste ciel ! Le pauvre garçon, de quoi s'avise-t-il ?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démente ; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille ; mais il n'est pas riche ; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi, qui offraient de lui faire sa fortune et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours ; je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, avec négligence.

Actuellement ?

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement, une grande brune très piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen ; Monsieur refuse tout. Je les tromperais, me disait-il ; je ne puis les aimer, mon coeur est parti. Ce qu'il disait quelquefois la larme à l'oeil ; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux ; mais où m'a-t-il vue, avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS.

Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison ; c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi ; il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse ; il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié ; il ne remuait plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles, il n'y avait personne au logis. À la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré ; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela se passerait, car je l'aimais : c'est le meilleur maître ! Point du tout, il n'y avait plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié ; et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer ; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point !...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus, un garçon fort exact, et qui m'instruisait, et à qui je payais bouteille. C'est à la Comédie qu'on va, me disait-il ; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez Madame celle-ci, c'est chez Madame celle-là ; et sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir Madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière, tous deux morfondus et gelés ; car c'était dans l'hiver ; lui, ne s'en souciant guère ; moi, jurant par-ci par-là pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible ?

DUBOIS.

Oui, Madame. À la fin, ce train de vie m'ennuya ; ma santé s'altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le crut, et j'eus quelque repos. Mais n'alla-t-il pas,

deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence. Au retour il était furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est ; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troquerait pas contre la place de l'empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier ? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité ; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrais bien ; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs, je ne sais que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire, honnêtement.

DUBOIS.

Oui ; mais vous ferez un incurable, Madame.

ARAMINTE, vivement.

Oh ! Tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant ; et puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait, ce serait même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui ; c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot ; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr ?

DUBOIS.

Oh ! Il ne faut pas en avoir peur ; il mourrait plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé ? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite

; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille ; et puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, haussant les épaules.

Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aie un autre ; au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi ; je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes, entends-tu, Dubois.

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi ; surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite ; garde un profond secret ; et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit ; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient ; va-t'en.

SCÈNE XV.

Dorante, Araminte.

ARAMINTE, un moment seule.

La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur ; de quoi vous parlais-je ? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec Monsieur le Comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets ; je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame, et vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avais envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail ; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah ! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisais pas réflexion que j'ai promis à Monsieur le Comte de prendre un intendant de sa main ; vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui manquer de parole ; et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, par faiblesse.

Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARAMINTE.

Eh ! Mais, oui, je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons ; si j'allais épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyais avoir entendu dire à Madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce.

ARAMINTE, à part.

Je n'ai pas le courage de l'affliger !... Eh bien, oui-da ; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon

cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai.

En s'en allant.

Je n'oserais presque le regarder.

SCÈNE XVI.

Dorante, Dubois, venant d'un air mystérieux et comme passant.

DUBOIS.

Marton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Arlequin est allé boire. J'ai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit ?

DUBOIS, comme en fuyant.

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion : elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, charmé.

Sincèrement ?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point ; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire ; je crois que voici Marton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez ; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII.

Dubois, Marton.

MARTON.

Où est donc Dorante ? Il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, brusquement.

Il dit que Madame l'attend pour des papiers, il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement ? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat : pardi, je lui conseillerais...

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires : je suis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage ; mais prenez garde, ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de Madame.

MARTON.

Eh bien, est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle ?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, riant.

Ah ! Ah ! Quelle idée ! Va, tu n'y entends rien ; tu t'y connais mal.

DUBOIS, riant.

Ah ! Ah ! Je suis donc bien sot.

MARTON, riant en s'en allant.

Ah ! Ah ! L'original avec ses observations !

DUBOIS, seul.

Allez, allez, prenez toujours. J'aurais soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Araminte, Dorante.

DORANTE.

Non, Madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné ? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille ; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse ? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre Monsieur le Comte ?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurais y trouver à redire. En tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point ; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, tristement.

Non, Madame, si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne ; et apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avais encore une petite chose à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort : on pourrait y mettre un de vos gens ; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je répons.

ARAMINTE.

Non, envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance, qui me sert bien et que je veux garder. À propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps ?

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, Madame ; il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit ?

ARAMINTE, négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut Monsieur Remy ?

SCÈNE II.

Araminte, Dorante, Monsieur Remy.

MONSIEUR REMY.

Madame, je suis votre très humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

MONSIEUR REMY.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre ?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR REMY.

Tant mieux ; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refus.

Et d'où vient, Monsieur ?

MONSIEUR REMY.

Patience !

ARAMINTE.

Mais, Monsieur Remy, ceci est un peu vif ; vous prenez assez mal votre temps, et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.

MONSIEUR REMY, brusquement.

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir ; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même ; voici de quoi il est question : c'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction ; qui ne déclare pas son nom ; qui dit que j'ai été son procureur ; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera ; qui a vu Monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai. Et la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net ? Y a-t-il à consulter là-dessus ? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame ?

ARAMINTE, froidement.

C'est à lui à répondre.

MONSIEUR REMY.

Eh bien ! À quoi pense-t-il donc ? Viendrez-vous ?

DORANTE.

Non, Monsieur, je ne suis pas dans cette disposition-là.

MONSIEUR REMY.

Hum ! Quoi ? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente ? Entendez-vous ?

DORANTE.

Oui, Monsieur ; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas ; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le coeur pris ; j'aime ailleurs.

MONSIEUR REMY, d'un ton railleur, et traînant ses mots.

J'ai le coeur pris : voilà qui est fâcheux ! Ah, ah, le coeur est admirable ! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce coeur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui pendant qu'on peut l'être de la sienne ! Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle ?

DORANTE.

Je ne saurais changer de sentiment ; Monsieur.

MONSIEUR REMY.

Oh ! Le sot coeur, mon neveu ; vous êtes un imbécile, un insensé ; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment, n'est-il pas vrai, Madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant ?

ARAMINTE, doucement.

Ne le querellez point. Il paraît avoir tort ; j'en conviens.

MONSIEUR REMY, vivement.

Comment, Madame ! Il pourrait...

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante, tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez. Je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, Madame, mon amour m'est plus cher que ma vie.

MONSIEUR REMY, d'un air étonné.

Ceux qui aiment les beaux sentiments doivent être contents ; en voilà un des plus curieux qui se fassent. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame ?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même.

À part.

Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille.

Elle sort.

DORANTE, à part.

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III.

Dorante, Monsieur Remy, Marton.

MONSIEUR REMY, regardant son neveu.

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a pas de fou aux Petites-Maisons de ta force ? [1]

Marton arrive.

Venez, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

MONSIEUR REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment ; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et forte jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venants ?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider. Ce quelqu'un rêve.

MONSIEUR REMY, montrant Dorante.

Voilà le rêveur ; et pour excuse, il allègue son cœur que vous avez pris ; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement ; il n'y a point de beaux yeux qui valent ce prix-là.

MARTON.

Quoi ! Monsieur Remy, c'est de Dorante que vous parlez ? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche ?

MONSIEUR REMY.

Tout juste, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON, avec un air de passion.

Vous vous trompez, Monsieur, je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée : oh ! Dorante, que je vous estime ! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

MONSIEUR REMY.

Courage ! Je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée ! Pardi, le cœur d'une femme est bien étonnant ! Le feu y prend bien vite.

MARTON, comme chagrine.

Eh ! Monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE.

Oh ! Non, Mademoiselle, aucune ; vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais ; je me livre à mes sentiments, et ne regarde que moi là-dedans. Vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

MONSIEUR REMY.

Par ma foi, je ne m'y connais donc guère ; car je le trouve bien plat.

À Marton.

Adieu, la belle enfant ; je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur, idiot, garde ta tendresse, et moi ma succession.

Il sort.

MARTON.

Il est en colère, mais nous l'apaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser Madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc ; il pourrait me parler de son procès : vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

SCÈNE IV.

Le Comte, Marton;

LE COMTE.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenait dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine : je lui avais retenu un intendant, qui devait aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre, qui ne plaît point à la mère, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme ; et si la mère n'en

est pas contente, c'est un peu de sa faute ; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il est bien fait.

LE COMTE.

Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous ?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur ; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y aurait-il pas moyen de raccommoier cela ? Araminte ne me hait pas, je pense, mais elle est lente à se déterminer ; et pour achever de la résoudre, il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant ; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh ! Non, ce n'est point un homme à mener par là ; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis ! Ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.

SCÈNE V.

Le Comte, Arlequin, Marton.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre ; savez-vous qui c'est ?

MARTON, brusquement.

Et qui est cet autre ? À quel homme en veut-il ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sais rien ; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, le faisant sortir des coulisses.

Hé ! Le garçon : venez ici dire votre affaire.

SCÈNE VI.

Le Comte, Marton, Le Garçon.

MARTON.

Qui cherchez-vous ?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain Monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendrait la prendre ; mais comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle ; c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez ?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle Monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah ! N'est-ce pas le procureur de Madame ? Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu ; je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame ? Qu'est-ce que cela signifie ? Serait-ce celui d'Araminte ? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est.

SCÈNE VII.

Marton, Le Garçon.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez ; c'est le neveu de Monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, Mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme qui s'appelle Monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit ; je suis dans sa confiance. Avez-vous remarqué le portrait ?

LE GARÇON.

Non, je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien, c'est de moi dont il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paraît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera venu.

MARTON.

Oh ! Je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus, mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez.

À part.

Voici Dorante.

Au Garçon.

Retirez-vous vite.

SCÈNE VIII.

Marton, Dorante.

MARTON, un moment seule et joyeuse.

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme ! Monsieur Remy avait raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, le regardant avec tendresse.

Que vous êtes aimable, Dorante ! Je serais bien injuste de ne pas vous aimer. Allez, soyez en repos ; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore...

MARTON.

Point de mystère ; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous, voici Madame avec sa mère et le Comte ; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, en s'en allant, et riant.

Tout a réussi, elle prend le change à merveille !

SCÈNE IX.

Araminte, Le Comte, Madame Argante, Marton.

ARAMINTE.

Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont Monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien ? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, d'un air rêveur.

Ce n'est rien, Madame ; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que Monsieur le Comte est parti ; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, Mademoiselle ? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde ; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre, et ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien ! Si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question ; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui ; ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille. Monsieur le Comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de Madame.

ARAMINTE, vivement.

Comme il vous plaira, Monsieur ; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit-là. Eh bien, Marton ?

MARTON.

Eh bien, Madame, voilà bien du bruit ! C'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait ?

MARTON.

Oui, le mien. Eh ! Pourquoi non, s'il vous plaît ? Il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme Monsieur le Comte ; la chose me paraît singulière.

MARTON.

Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous ?

MARTON.

Un très aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentiments, et qui me recherche ; et puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant ?

MARTON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE.

Le fat, avec ses sentiments !

ARAMINTE, brusquement.

Eh ! Vous nous trompez ; depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre ?

MARTON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connaît.

ARAMINTE, vivement.

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous y allez voir.

Araminte l'ouvre, tous regardent.

LE COMTE.

Eh ! Je m'en doutais bien ; c'est Madame.

MARTON.

Madame !... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte !

À part.

Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE, à part.

Et moi, je vois clair. Par quel hasard avez-vous cru que c'était vous ?

À Marton.

MARTON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y serait trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble ; Dorante est présent, et ne dit point non ; il refuse devant moi un très riche parti ; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient ; je l'interroge : à tout ce qu'il répond, je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme, Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi. Je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! Ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monsieur le Comte ; il y a eu quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, Monsieur, c'est vous.

MARTON, d'un air sérieux.

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE.

Oui, oui, c'est Monsieur : à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime ; allons, convenez-en.

LE COMTE, froidement.

Non, Madame, ce n'est point moi, sur mon honneur, je ne connais pas ce Monsieur Remy : comment aurait-on dit chez lui qu'on aurait de mes nouvelles ici ? Cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, d'un air pensif.

Je ne faisais pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon ! Qu'est-ce qu'une circonstance de plus ou de moins ? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde, personne ne

l'aura. Mais quel bruit entendons-nous ? Voyez ce que c'est, Marton.

SCÈNE X.

Araminte, Le Comte, Madame Argante, Marton, Dubois, Arlequin.

ARLEQUIN, en entrant.

Tu es un plaisant magot !

MARTON.

À qui en avez-vous donc ? Vous autres ?

DUBOIS.

Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.

ARLEQUIN.

Toi ? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerais, sans le respect de Madame !

ARLEQUIN.

Arrive, arrive : la voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ?

MADAME ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante ; il serait bon de savoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

ARLEQUIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai point qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot ; j'en demande justice à Madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

ARLEQUIN.

Je le défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, Madame ; et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de Monsieur Dorante, j'ai vu par hasard un tableau où Madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai été pour le détacher ; ce butor est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus. [2]

ARLEQUIN.

Sans doute, de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérait il n'y avait qu'un moment avec toute la satisfaction possible ? Car je l'avais vu qui l'avait contemplé de tout son cœur, et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice ! Ôte-lui quelque autre meuble, s'il en a trop, mais laisse-lui cette pièce, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que Madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh ! Que m'importe ? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle ?

MADAME ARGANTE, d'un ton aigre.

Vous m'excuserez, ma fille ; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter ; votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, souriant d'un air railleur.

Oh ! Vous avez raison. Je ne pense pas qu'il les regrette.

À Arlequin et à Dubois.

Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI.

Araminte, Le Comte, Madame Argante, Marton.

LE COMTE, d'un ton railleur.

Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, ironiquement.

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

MADAME ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille ; vous le savez, j'ai le coup d'oeil assez bon, et je ne l'aime point. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui, j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le ; sachons ce que c'est. Je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous ; il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, négligemment.

Pour moi je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, riant ironiquement.

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point ? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds ! Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être ; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, d'un air souriant.

Pas tant ; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois, le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marton, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas longtemps chez moi ; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaie à moi.

MADAME ARGANTE, vivement.

Eh bien ! Il vous déplaira ; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous ; que je ne veux pour arbitre de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

MADAME ARGANTE, d'un ton décisif.

Mais où serait la dispute ? Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante ; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui, et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore quelque temps.

MADAME ARGANTE.

Je ferai comme Monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus, vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCÈNE XII.

Dubois, Araminte.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame ?

ARAMINTE.

Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret ; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante ; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avais promis : pour quoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tous propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût ?

DUBOIS.

Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, d'un air vif.

Eh ! Laisse là ton zèle, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut ; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute ; mais pourquoi s'écrier : si je disais un mot ? Y a-t-il rien de plus mal à toi ?

DUBOIS.

C'est encore une suite de zèle mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien ! Tais-toi donc, tais-toi ; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh ! Je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et Monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes ; quel rapport leur ferai-je à présent ?

DUBOIS.

Ah ! Il n'y a rien de plus facile à raccommoder : ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous ; quoiqu'il soit fort habile, au moins : ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

À la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps ; j'y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Me fierais-je à un désespéré ? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage.

Elle radoucit le ton.

À moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n'aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez Monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimait depuis longtemps, et qu'il fallait qu'ils se mariassent ; je le voudrais.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble. Et moi je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu'on m'offrait.

ARAMINTE, négligemment.

Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui, et qu'il fallait qu'il sortît ; ce qui l'a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh ! Tant pis ; ne le tourmente point ; tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là, tu le vois bien. J'augurais beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyais qu'il m'oublierait, et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, comme s'en allant.

Pure fable ! Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire ?

ARAMINTE.

Attends : comment faire ? Si lorsqu'il me parle il me mettait en droit de me plaindre de lui ; mais il ne lui échappe rien ; je ne sais de son amour que ce que tu m'en dis ; et je ne suis pas

assez fondée pour le renvoyer ; il est vrai qu'il me fâcherait s'il parlait ; mais il serait à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui ; Monsieur Dorante n'est point digne de Madame. S'il était dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce serait une autre affaire, mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, d'un ton comme triste.

Vraiment non, voilà les usages ; je ne sais pas comment je le traiterai ; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien ! Madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le sien à ce qu'elle m'a dit...

ARAMINTE.

Eh ! Non, je ne saurais l'en accuser ; c'est le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout, c'est de Dorante, je le sais de lui-même, et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en ; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piège.

DUBOIS.

Oui, Madame, il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCÈNE XIII.

Dorante, Araminte, Dubois.

DUBOIS, sortant, et en passant auprès de Dorante, et rapidement.

Il m'est impossible de l'instruire ; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre protection. Je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne saurait vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement ; et cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serais dans la dernière affliction.

ARAMINTE, d'un ton doux.

Tranquillisez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, d'un air bien inquiet.

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas ; mais je vous conseille une chose : ne leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperaient pas, Madame ; c'est une bonté qui me pénètre de reconnaissance.

ARAMINTE.

À la bonne heure ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité ; mais dissimulez-en une partie, c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès ; conformez-vous à ce qu'ils exigent ; regagnez-les par là, je vous le permets : l'événement leur persuadera que vous les avez bien servis ; car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le Comte.

DORANTE, d'un ton ému.

Déterminée, Madame !

ARAMINTE.

Oui, tout à fait résolue. Le Comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici ; je vous le promets.

À part.

Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, Madame !

ARAMINTE, d'un air délibéré.

Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Et pour qui, Madame ?

ARAMINTE.

Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.

Eh ! Vous n'allez pas à la table ? À quoi rêvez-vous ?

DORANTE, toujours distrait.

Oui, Madame.

ARAMINTE, à part, pendant qu'il se place.

Il ne sait ce qu'il fait ; voyons si cela continuera.

DORANTE, à part, cherchant du papier.

Ah ! Dubois m'a trompé !

ARAMINTE, poursuivant.

Êtes-vous prêt à écrire ?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, allant elle-même.

Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr... Avez-vous écrit ?

DORANTE.

Comment, Madame ?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas ? Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire.

À part.

Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux.

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.

DORANTE, à part.

Ciel ! Je suis perdu.

Haut.

Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je... Qu'elle rend à votre mérite la détermine... Je crois que la main vous tremble ! Vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi ! Si subitement ! Cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : À Monsieur le Comte Dorimont. Vous direz à Dubois qu'il la lui porte.

À part.

Le coeur me bat !

À Dorante.

Voilà qui est écrit tout de travers ! Cette adresse-là n'est presque pas lisible.

À part.

Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, à part.

Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver ? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV.

Araminte, Dorante, Marton.

MARTON.

Je suis bien aise, Madame, de trouver Monsieur ici ; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, Madame ; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monsieur me recherche ; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi ; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique ; mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne : ainsi, Monsieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCÈNE XV.

Dorante, Araminte.

ARAMINTE, à part, émue.

Cette folle !

Haut.

Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, d'un air abattu.

Hélas ! Madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant de venir ici.

DORANTE, tristement.

C'est une erreur où Monsieur Remy l'a jetée sans me consulter ; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle ; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à

personne : je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il fallait désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible en tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, toujours abattu.

Pas souvent à mon gré, Madame ; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, à part.

Il a des expressions d'une tendresse !

Haut.

Est-elle fille ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE.

Hélas ! Madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport !

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous, et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire ? On essaie de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance !
Être aimé, moi ! Non, Madame. Son état est bien au-dessus du
mien. Mon respect me condamne au silence ; et je mourrai du
moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion
si étonnante : je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de
toute comparaison ?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerais en la
peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle !
Et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour
n'en augmente.

ARAMINTE, baisse les yeux et continue.

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec
cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous
l'aimez ? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous ?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce
que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ! Est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, Madame ; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et
je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je
n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, à part.

Il faut le pousser à bout.

Haut.

Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, Madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains : on l'a trouvé ici.

Montrant la boîte.

Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, ouvrant la boîte.

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah ! Madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie, avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier ?...

Il se jette à ses genoux.

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON paraît et s'enfuit.

Ah !

Dorante se lève vite.

ARAMINTE.

Ah ciel ! C'est Marton ! Elle vous a vu.

DORANTE, feignant d'être déconcerté.

Non, Madame, non : je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je : laissez-moi, allez-vous-en : vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre.

Quand il est parti.

Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé !

SCÈNE XVI.

Araminte, Dubois.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, Madame ? Et est-il nécessaire que je lui parle ?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté ; et qu'il n'en soit plus question : ne t'en mêle plus.

Elle sort.

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCÈNE XVII.

Dubois, Dorante.

DORANTE.

Ah ! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

À quoi songez-vous ? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre ?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je ; je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

* * *

CHAPITRE “II”

La structure dramatique de la pièce:

La vie de Marivaux

Marivaux, né à Paris en 1688, son père devient deux ans plus tard directeur de la monnaie de Riom. Il fit ses études secondaires qui furent certainement assez médiocres, Car il connaissait mal le latin et pas du tout le grec, puis il étudie de droit à Paris. Il participa aux Fréquentations littéraires, en particulier au salon de la marquise de Lambert. Marivaux est un ami de Fotenelle.

Maigron voit “un des principaux ouvriers de la transformation de la langue [nous dirions: de la langue littéraire] aux environs de 1680”. C’est que Fotenelle a introduit le langage de tous les jours dans les œuvres profondément littéraires.

Fotenelle avec Marivaux rendaient à la littérature une liberté.

En effet, Marivaux profita beaucoup de Fotenelle. Marivaux est en même temps un contemporain de Watteau.

Charles Dédeyan dit de Marivaux (il est des auteurs que l’on ne situe jamais dans l’histoire littéraire sans leur donner un cortège rituel d’écrivains ou d’artistes animés du même idéal. Tel est le cas de Marivaux dont on a voulu faire).¹

En “1719”, naissance de colombe – prospère, Fille de Marivaux, et en “1723”, mort de M^{me} de Marivaux pour laquelle il reste fidèle jusqu’à sa mort à Paris “12 Février 1763”.

¹ - Charles Dédeyan, “vérité et réalité dans les “Fausses confidences” dans mélanges d’histoire littéraire offerts à D. Mornet, 1951 Page 118.

Quand on parle de la comédie au dix-huitième Siècle, Marivaux doit être cité ; parce qu'il est l'expression de son époque.

Quelques écrivains essayent d'imiter Molière, d'autres essayent de créer de nouveaux genres dans la littérature.

La plupart s'intéressèrent plutôt à la comédie de mœurs qui leur fournissait de nouveaux sujets mais toujours en imitant la manière de Molière dans la comédie. Mais Marivaux était le premier écrivain qui refusa de suivre la manière de Molière il préfère être (dans la petite troupe des auteurs originaux qu'orgueilleusement placé dans la première ligne dans le nombreux bétail des singes littéraires).¹

Nous pensons que quand on a bien étudié Marivaux, on amène à mieux comprendre Racine. Marivaux est (élève en cela de Racine, il est le Racine de la comédie, très digne d'un pareil nom.)²

Le théâtre de Marivaux caractérise par Deux traits essentiels: la fantaisie, qui place l'action dans une société de rêve; l'analyse subtile de l'amour, qui fait le fond même de la pièce. L'amour qu'étudie Marivaux est un naturel, exempt de tragique, et dont le manège est extrêmement comique.

Sa comédie se fit sérieuse, elle étudia les conditions particulières, les douleurs domestiques; elle se transforma en drame. (La comédie semblait plus vivace, et la preuve c'est

¹ - P. G. Castex et P. Surer "XVIII^e siècle", Hachette 1949, in-8, P. 20.

² - Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, "Histoire générale du IV^e siècle à nos jours", tome VII, "le XVIII^e siècle 1715 – 1788" Armand Colin et Cie, éditeurs, Paris, 1896, P. 684.

qu'elle savait se transformer. Avec Marivaux elle tendait au romanesque.)¹

Marivaux travailla surtout pour la comédie-italienne, qui venait d'être rétablie en "1716". Il s'y trouvait plus libre qu'à la comédie française. Là, il pouvait faire recevoir des pièces qui ne ressemblaient à rien.

Les principales pièces de Marivaux sont: Le jeu de l'amour et du Hasard "1730" Les legs "1736" Les Fausses confidences "1737". Nous observons que Marivaux peintre de l'amour, et il isole au contraire le sentiment de l'amour. Donc, son amour est simplement naturel.

On ne fait pas toujours justice à cet auteur. Il n'est pas cité qu'en parlant du théâtre d'amour, et il n'est pas considéré que comme représentant de la comédie psychologique et amoureuse, au contraire de cela, il doit être considéré comme universel par l'excellence de son théâtre.

(Malgré le critique, Marivaux n'en était pas moins un auteur à succès ; sa renommée au théâtre ne se compare qu'avec celle de Voltaire.)²

Marivaux est beaucoup plus profond; il est moraliste, sociologue philosophe qui s'intéresse à L'homme en vue de le rendre heureux.

¹ - Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, "Histoire générale du IV^e siècle à nos jours" op.cit., P. 690.

² - Catherine Gallouët, "les Fausses confidences" magie et scandale Article cité dans "L'École des lettres II" N°8, Février 1996 – 1997, P. 150. Voir en particulier le commentaire d'Henri Lagrave in le Théâtre et le public à Paris de 1715 à 1750, Klincksieck, 1972, P. 607.

- Le sujet :

Les Fausses confidences: comédie d'amour en trois actes de Pierre de Marivaux "1688 – 1763" représentée pour la première fois à Paris, au théâtre des italiens, en 1737.

Dorante, un garçon de bonne mine et de bonne famille mais il est pauvre, sans argent, s'engage un jour comme intendant chez Araminte où il travaille avocat comme son père, Araminte, fort jolie veuve affligée, riche lui paye de plus de cent mille livres de rentes. Il ne tarde pas de travailler chez elle, et pour cause, à s'éprendre d'elle et il dit (pour moi, Je ne sortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.)¹

Par chance, il trouve là son ancien domestique Dubois qu'il se fait fort d'amener Araminte à l'épouser, malgré l'immensité de la distance sociale qui les sépare parce que nous savons que au dix-huitième siècle, la fortune avait une si grande importance qu'elle soulevait des barrières entre les personnages d'une même classe sociale. Si bien que la richesse d'Araminte la met hors de la portée de Dorante, alors qu'elle peut aisément épouser un noble.

Nous remarquons que ce même problème est toujours présent. Le comte Dorimont aime Araminte, et Madame Argante

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences" comédie, Fondés par Félix Guirand, librairie Larousse (Canada) les Editions Françaises inc., 1973, Acte II, Scène 2.

avait d'envie de lui faire épouser. Dorante aime aussi Araminte et Madame Argante n'encourage pas ce mariage.

Il n'y a pas à comparer entre un noble et un roturier qui travaille pour elle.

Dorante lui-même sent qu'il est incapable de rivaliser le comte et il remarque aussi la place et le rang de cette femme dans le monde.

(Cette femme – ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux ... et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'aie point de bien ?)¹

Araminte elle-même l'encourage à rester et à poursuivre son manège, et cela se montre quand le message qu'elle intercepte le lendemain achève de lui déciller les yeux: Dorante déclare, en effet, qu'il préfère quitter sa place pour ne pas souffrir ainsi d'un amour irréalisable, mais Araminte l'empêchera de mettre son projet à exécution en lui accordant sa main.

En effet, la jeune veuve est touchée assez vite par l'amour de Dorante grâce au stratagème que mène Dubois sans doute, elle avait besoin de cette sorte d'amour.

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences" comédie, Fondés par Félix Guirand, librairie Larousse (Canada) les Editions Françaises inc., 1973, Acte I, Scène 2.

Les faits montrent que son mari devait être assez vieux puisqu'il avait atteint une grande charge dans les finances ; c'était donc un mariage de convenances conclu, sans aucun doute un besoin d'amour est la cause de son penchant vers Dorante et aussi un attrait physique qui montre à leur première rencontre. Dès qu'Araminte a appris de Dubois que Dorante l'aime, décide de le garder chez elle en sa qualité d'intendant, malgré l'opposition de sa mère, et loin d'être blessée, elle veut s'assurer de cet amour.

Marivaux prouve donc que l'amour élimine toute différence de conditions et il triomphe à la fin.

(Entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera.)¹

Collé s'écrivait avec enthousiasme, sous le simple titre sujet de cette comédie:

(Un jeune avocat devient le matin l'intendant d'une veuve fort riche, cette veuve devient amoureuse folle l'après-déniée; et l'avocat devient son mari la Soir.)²

(Marivaux n'a rien dit qui permette de nuancer ce sentiment de Dorante. Il n'en va pas de même pour ce qu'éprouve Araminte; dès que Dorante lui apparaît, c'est par sa beauté qu'il la frappe; elle remarque dès ses premières répliques qu'il la salue

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences", op.cit., Acte I, Scène 2.

² - Frédéric Deloffre, "Marivaux: Théâtre complet", tome second, Editions Garnier Frères, Paris, 1968, P. 354.

gracieusement, qu'il très bonne façon, qu'il a si bonne mine qu'elle a du scrupule à le prendre pour intendant.)¹

Nous remarquons aussi que le mariage avec Araminte n'est pas seulement le final but pour Dorante.

(Le mariage avec Araminte n'est pas seulement pour Dorante le bonheur, il est aussi l'aboutissement d'une lutte serrée et l'accession à une grande fortune. Aussi certains esprits ont-ils jugé sévèrement cet amoureux qui réussit trop bien. Ainsi Brunetière: son personnage a quelque chose d'assez répugnant.)²

Nous trouvons dans les Fausses confidences des thèmes amorcés dans "*le père prudent et équitable*".

(Il ne faut pas s'étonner de trouver dans les Fausses confidences des thèmes amorcés dans le père prudent et équitable: Cléandre, amoureux de philine, se heurte au refus du père de la jeune fille à cause de son manque de fortune, mais l'amour vaincre grâce aux manigances de son habile valet, Crispin.)³

¹ - Jacques Scherer, Analyse et mécanisme des "Fausses confidences" dans cahiers Renaud – Barrault, N°2B (Paris, Julliard, Janvier 1960), P. 11.

² - Jacques Scherer, Analyse et mécanisme des "Fausses confidences" op.cit., page 16.

³ - Catherine Gallouët "les Fausses confidences" Magie et scandale, op. cit., P. 151.

- L'action :

L'obstacle : “les Fausses confidences” a une type particulier de comédies inventés par Marivaux.

(C'est une “pièce à obstacle déplace”, selon l'expression de J. B. Ratermanis.)¹

Ce type de comédies se distingue aussi bien de la comédie traditionnelle, où deux personnages s'aiment avant le lever du rideau et voient leur amour contrarié par un tiers disposant d'un pouvoir et d'une autorité réels, que des deux autres formes de comédies inventées par Marivaux: les pièces comportant deux couples, comme “*la Double inconstance*”, et “*les surprises de l'amour*” caractérisées par “la naissance d'un amour réciproque dans le courant même de l'action”.²

En effet ce qui caractérise “les pièces a obstacle déplacé” est que (l'auteur y fait naître le sentiment chez l'un des membres du couple au courant même de la pièce, tandis que son partenaire est amoureux avant que l'action ne s'ouvre.)³

Dans cette pièce, nous remarquons que le pauvre Dorante aime beaucoup la riche Araminte qui est fort jolie et veuve, mais il n'ose pas de lui déclarer cet amour et son sentiment.

¹- Roland Morisse, Marivaux “les Fausses confidences” Comédie Librairie Larousse, Sorbonne, les éditions françaises inc., 1973, P. 26.

² - J. B. Ratermanis, “étude sur le comique dans le théâtre de Marivaux”, Genève, Droz, et Paris, lettres Modernes, 1961, P. 40.

³ - Ibid., P. 107.

Et nous voyons que la mère d'Araminte, M^{me} Argante, ne dispose d'aucun pouvoir de fait sur elle. Mais elle cherche à marier sa fille au comte Dorimont. Où est donc l'obstacle?

L'obstacle, c'est la différence de fortune entre les deux amoureux. Araminte est riche et Dorante est pauvre, sans fortune, mais tous les deux s'aiment, et chaque personne a besoin de l'autre et il n'y a pas le pouvoir d'une tierce personne qui veut séparer les amoureux, mais la cause qui peut séparer les amoureux c'est les conventions sociales du temps.

Ainsi, la Richesse Araminte ne peut épouser le pauvre Dorante, car (la pauvreté, du temps de Marivaux, n'est pas seulement sentie comme un manque ; elle est aussi, sans qu'on ose trop le proclamer, un défaut moral; on éprouve encore le besoin de répéter que pauvreté n'est pas vice; elle ne laisse pas d'être un vice inavoué dans la mesure où la fortune, au même titre que la noblesse, est respectée comme une valeur que seule la naissance devrait donner.)¹

Nous remarquons que Dorante est à craindre qu'elle peut le refuser pour sa pauvreté seulement et cela se montre quand il parle avec Dubois quand il lui dit (cette femme – ci a un rang dans le monde, elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?)²

¹ - J. Scherer, "Analyse et mécanisme des Fausses confidences" op. Cit., P. 13.

² - Marivaux, "les Fausses confidences" op. Cit., Acte I, Scène 2.

Nous remarquons aussi que l'obstacle ne peut être joué que s'il est intériorisé: tel est son véritable déplacement. (Comme presque toujours chez Marivaux, la difficulté à surmonter est tout intérieure et consiste essentiellement dans la résistance à l'amour-propre: quand l'amour parlera, ce n'est pas tant la raison d'Araminte que sa fierté qui succombera.)¹

Araminte étant un personnage parfaitement intégré à la société de son temps – ou du moins presque, puisqu'elle déplore à un moment le désaccord qui existe parfois entre la fortune et le mérite, ce qui rend en fait possible le dénouement. Araminte mène grand train de vie et fréquente “tout ce qu'il a de mieux”.

Nous pouvons dire qu'Araminte accepte les conventions de son temps et les intériorise, ainsi le mariage avec Dorante devient impossible pour Dorante. (Pour épouser Dorante, Araminte doit donc vaincre une sorte de pudeur sociale [...]. L'obstacle à surmonter n'est pas objectivement réel, à la manière d'un fait; il est de l'ordre du sentiment.)²

La pauvreté de Dorante et le cloisonnement social fondé sur la fortune sont évoqués ensemble l'obstacle. Et ce qui peut le détruire: le premier, la déclaration par Araminte de la différence

¹ - F. Deloffre, théâtre complet de Marivaux, Tome II, op. Cit., P. 349.

² - Jacques Scherer “Analyse et mécanisme des Fausses confidences” dans Cahiers Renaud – Barrault, N°28, op. Cit., P. 13.

entre les qualités d'un être et sa richesse. Le second, sa générosité qui tente d'y remédier.

(La pièce s'appelait peut – être d'abord la Fausse confiance, au singulier. L'action de Dubois sur Araminte est en effet marquée surtout, de manière décisive. Dorante l'aime passionnément. C'est en un sens assez particulier que cette confiance est Fausse; l'adjectif ne signifie pas ici le contraire de vrai. L'information transmise par Dubois n'est pas inexacte; mais l'intention avec laquelle il la transmet est trompeuse.

Dorante n'oserait jamais avouer à Araminte qu'il l'aime: son respect pour elle et pour les valeurs sociales l'en empêchent. Mais l'amour d'Araminte, qui n'est au début d'un goût ou une attirance, ne peut se développer que par contagion; il faut qu'elle connaisse les sentiments que Dorante ne peut exprimer devant elle; c'est Dubois qui se charge.)¹

Et si nous passons en revue le théâtre de Marivaux, nous pouvons observer que son action ressemble avec le théâtre de Racine.

Marivaux est un peintre délicieux de la femme: ses Silvia, ses Araminte, sont exquises de sensibilité, elles sont plus

¹ - ibid.

franches et plus faibles que les hommes. Ceux-ci plus positifs, plus conscients, ils sont aussi sincères.

(Il en est du théâtre de Marivaux comme du théâtre de Racine: l'action est tout intérieure.)¹

Et si nous regardons la place de l'action et le milieu, nous observons que la place est une salle entre appartements et jardin chez Madame Argante et un milieu bourgeois.

(Celle de comédie italienne "le personnage d'Arlequin en est le rappel le plus visible" et le genre français: l'action et les personnages sont situés dans un espace "une salle entre appartements privés et jardin, chez Madame Argante" qui donnent à la pièce un ton tout à fait contemporain et qui en font, selon certains, "la première grande comédie bourgeoise".)²

Nous pouvons dire en bref que la différence de la fortune joue le principal rôle de l'obstacle. Où nous trouvons que Dorante aime Araminte passionnément et Araminte ait l'inclination pour Dorante et cela se montre quand elle lui disait au premier rencontre,

Araminte : Venez monsieur ; je suis obligée à monsieur

¹ - G. Lanson et P. Tuffrau "Manuel illustré d'Histoire de la littérature française des origines à l'époque contemporaine" op.cit., P. 358.

² - Catherine Gallouët "les Fausses Confidences" "Magie et Scandale" op.cit., P.150 - 151.

Rémy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant – hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

(Dorante : J'espère, Madame, que mon Zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.)¹

Dans les Fausses confidences, le rôle du hasard était à peu près nul. Il se réduit en effet tout au plus à la concordance entre le projet de M. Rémy et le désir de Dubois de voir Marton s'éprendre de Dorante. Le valet se plait à multiplier les fils de l'intrigue pour mieux cacher son rôle effectif. Ainsi, le hasard semble à l'origine de la plupart des actions qui constituent l'intrigue.

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences", op. cit., Acte premier, Scène VII, P. 19.

- Le Dénouement :

Dans cette pièce, il y a un obstacle devant l'amour-propre, appelé par la plupart des critiques, la "pudeur sociale", il faut donc trouver une solution logique pour marier les deux amoureux.

Marivaux fait prononcer à Dubois qui ne résistera pas à l'amour. Ce valet est l'instigateur du complot, et le chef de la conjuration comme nous savons que par convention le dénouement de la pièce comique doit être heureux et conforme à la situation sentimentale des personnages.

Nous voyons que Dorante aime Araminte passionnément, mais il n'ose pas lui avouer de cet amour. Dubois, Ancien valet qui savait ce secret fait le mobile d'événements et aussi le canal entre les deux amoureux. Il faisait un "piège" pour mener l'amour de Dorante à Araminte.

Dans le premier acte, il se réalise une intrigue avant le lever du rideau pour faire entrer Dorante au service d'Araminte afin qu'elle s'éprenne de lui et il peut la rencontrer, et la voir toujours.

(Dubois : Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez?

Dorante : Je l'aime avec passion, et c'est qui fait que je tremble!

Dubois : Oh! Vous m'impatentez avec vos terreurs: eh que diantre! Un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là; nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est; on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez – vous? Fierté, raison et Richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera: adieu; je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut – être Monsieur Rémy; nous voilà embarqués, poursuivons.

(Il fait quelques pas, et revient.)

A propos, tâchez que Marton prenne un peu

de goût pour vous. L'amour et moi nous ferons le reste.)¹

Puis, Dubois essaie de se développer l'amour d'Araminte pour Dorante. L'ancien valet sait, ainsi que l'écrit M. Scherer, que (l'amour d'Araminte, qui n'est au début qu'un goût ou une attirance, ne peut se développer que par contagion.)²

Dubois ne cesse pas de mettre sa maîtresse face à des manifestations de l'amour que lui porte Dorante: c'est la Fausse confiance. Puis le refus de Dorante d'épouser le beau parti que

¹ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. Acte premier, Scène 2.

² J. Scherer, article cité, op. Cit. P. 13.

lui propose M. Rémy et cela se montre dans l'acte premier, scène XIV.

(Araminte : N'importe, je veux le congédier. Est – ce que tu la connais, cette personne?

Dubois : J'ai l'honneur de la voir tous les jours; c'est vous, Madame.

Araminte : Moi, dis – tu?

Dubois : Il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point. Qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant.

Araminte : Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh! Juste ciel! Le pauvre garçon, de quoi s'avise – t – il ?

Dubois : Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille; mais il n'est pas riche; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi, qui offraient de lui faire sa fortune et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes: il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours; je le sais, car je l'ai rencontrée?

Araminte, (**avec négligence**) : Actuellement?

Dubois : Oui, Madame, actuellement.)¹

Nous voyons aussi de nouveau une Fausse confiance de Dubois dans l'acte II, scène XII, quand il parle avec Araminte.

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. Acte premier, Scène XIV.

DUBOIS.

Ah ! Il n'y a rien de plus facile à raccommoder : ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous ; quoiqu'il soit fort habile, au moins : ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

À la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps ; j'y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Me fierais-je à un désespéré ? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage.

Elle radoucit le ton.

À moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n'aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez Monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimait depuis longtemps, et qu'il fallait qu'ils se mariassent ; je le voudrais.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble. Et moi je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu'on m'offrait.

ARAMINTE, négligemment.

Il t'a donc tout conté ?

Et puis, le trouble de Dorante sur le conseil de Dubois quand Araminte éprouve le jeune homme et en fin l'aveu de Dorante.

Dubois réussit à son plan de marier les deux amoureux, où il a pu inventer les incidents qui aident Araminte d'accepter de reconnaître publiquement qu'elle aime Dorante.

(Araminte : Il n'y a pas moyen, Dorante; il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et l'on croirait que je n'en suis pas fâchée.)¹

La conversation dure entre eux jusqu'il lui dit :

(Dorante : Ah! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

Araminte : Vous donner mon portait! Songez – vous que ce serait que je vous aime ?

Dorante : Que vous m'aidez, Madame! Quelle idée! Qui pourrait se l'imaginer ?

Araminte, (*d'un ton vif et naïf.*) : Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

Dorante (*se jetant à ses genoux*) : Je me meurs !

Nous remarquons qu'Araminte avoue à Dorante qu'elle l'aime sous la pression d'amour lui – même, qui ne peut plus se cacher et qui a cassé tous les interdits sociaux.

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte III, Scène XII.

Vraiment, c'est le dénouement comme dit Dubois. "Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera". Justement, l'amour a parlé son mot à la fin est à l'aide de l'ancien valet, Dubois, le chef de la conjuration.

Nous voyons que Marivaux a mis les héros dans un piège, qui le conduit, bon gré mal gré leur bonheur. Comme dit M. Voltz. (Le principe constant du théâtre de Marivaux [est que] l'intrigue se développe comme un piège, une mécanique montée et souvent entretenue par un meneur de jeu qui sait où il mène ses personnages. Marivaux cède au plaisir théâtral de l'intrigue, mais l'intrigue ne joue ici qu'un rôle de révélateur.)¹

Nous pouvons dire que Marivaux prouve que l'amour élimine toute différence de conditions.

Marivaux, est le sentiment noble qui peut remédier à toutes les fautes des personnages et à tous les vices de la société.

Ici, dans cette pièce, nous sommes d'accord avec M. Jacques Scherer quand il dit (la scène 12 dans la troisième acte est le véritable dénouement.)²

¹ - P. Voltz, "La comédie" collection U. Armand Colin, 1966.

² - Jacques Scherer, "Analyse et mécanisme des "Fausses Confidences" dans cahiers Renaud – Barraulf, N°28, op. cit., P. 18.

2- Les grands thèmes.

Dans les Fausses confidences, le grand thème est l'amour. Nous avons vu un obstacle qui est constitué par des conventions sociales, primitivement acceptées par Araminte et s'opposent à son amour pour son intendant.

(Le conflit qui est le moteur des Fausses confidences est donc celui de l'amour et de la raison, et c'est le même que dans presque toutes les comédies de Marivaux.)¹

Nous remarquons que cette passion commence hors champ, six mois avant le lever du rideau, alors qu'Araminte ignore jusqu'à l'existence de Dorante qu' (il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant.)²

Pour Marivaux, l'amour et la raison ne s'excluent donc pas totalement; c'est pourquoi il a pu faire un théâtre de l'amour non tragique.

(Le conflit qui est au cœur des Fausses confidences est le même, par exemple, que celui de la princesse de la "princesse de Clèves", mais il n'est pas résolu de la même manière; ce n'est pas la raison qui est victorieuse dans les Fausses confidences, mais l'amour.)³

¹ - Roland Morisse, "Marivaux: les Fausses confidences", comédie, op. Cit. P. 45.

² - Marivaux, "les Fausses confidences" op. Cit. Acte premier, Scène 14.

³ - Roland Morisse, "Marivaux: les Fausses confidences", comédie, op. Cit. P. 45.

La raison, pour Marivaux, est “les vivacités” qui règlent et conduisent l’amour. Et aussi le motif qui irrite la passion de l’amour.

Marivaux a écrit cet aveu dans la plupart de ses œuvres. (Dans sa première pièce, une tragédie, il faisait en effet dire à l’un de ses personnages:

“J’appelai vainement la raison à mon aide; elle irrite l’amour, loin d’y porter remède. Quand sur ma folle ardeur, elle m’ouvrit les yeux, en rougissant d’aimer, je n’en aimais que mieux.”

Autre part, on peut lire dans le “*triomphe de l’amour*”: “Dans le fond, nous sommes faits pour aimer” {acte II, scène VII}.

Et l’on peut lire dans l’île de raison: “l’amour est un sentiment naturel et nécessaire, il n’y a que les vivacités qu’il en faut régler” la raison n’a donc plus pour but de combattre l’amour, mais seulement d’en “régler” les “vivacités” de le “conduire” comme dit Cupidon dans la réunion des amours “scène X”. “J’allume le feu, c’est à la raison à le conduire”.¹

Nous voyons que M. Marivaux croyait également au coup de foudre qui naît, lors de la première rencontre et qu’il atteint aussitôt à sa plus grande intensité. Nous remarquons qu’Araminte, quand elle rencontre Dorante, était attiré lui. Et qu’elle a remarqué qu’il a une bonne mine. C’est donc l’attirance

37- ibid. P. 45.

d'Araminte vers Dorante, nous remarquons que cela est un sentiment naturel.

Et nous avons vu d'avance, que le beau garçon désirait Araminte jusqu'à en perdre la tête.

(L'amour des comédies de Marivaux n'est en son fond ni mystique ni romanesque, il est simplement naturel.)¹

Marivaux emploie indistinctement les mots amour et tendresse. Comme Remarque M. Gazagne, "le synonyme édulcoré de désir, tandis que, lorsqu'il s'agit de sentiments, Marivaux emploie le mot de tendresse", et M. Gazagne de conclure: "pour Marivaux, la véritable tendresse est un sentiment qui s'ajoute à l'amour, elle n'a valeur que si le désir la précède.")²

Nous remarquons que l'opposition pouvait être détruite par un seul moyen, l'amour, il le considère comme la "grande affaire" de la vie: (Marivaux, écrit M. Gabriel Marcel, a cru à l'amour; il a vu dans l'amour une réalité mystérieuse dont les accès sont à vrai dire étrangement gardés, mais qui est seule susceptible d'illuminer la vie.)³

¹ - G. Lanson – P. Tuffrau "Manuel illustré d'histoire de la littérature Française" op. Cit. P. 358.

² - P. Gazagne, "Marivaux par lui – même", coll. "Ecrivains de Toujours" Paris, Editions du seuil, 1954.

³ G. Marcel, "préface du théâtre choisi de Marivaux", cité par H. Lagrave, in le théâtre et le public à Paris de 1715 à 1750, Clincksieck, 1972, P. 194.

Ce projet de mariage est élaboré et mené à bien par Dubois, nous avons vu une jeune et Riche veuve épouse le soir un homme qu'elle ne connaissait pas le matin même et auquel aucune "autorité" ne la destinait. Dans ce cas, le mariage peut signifier, comme il le fait habituellement, le consentement à l'amour.

((A propos des Fausses confidences, un "sujet de Roman" que Marivaux avait, en 1734, dans le "*paysan parvenu*, traité un thème analogue: un valet épousait sa maîtresse. Du moins laissait-il aux deux partenaires le temps nécessaire pour éprouver que leur relation relevait d'un type de sentiment conduisant au mariage. Et ce temps, Dorante pourrait le trouver en s'introduisant comme intendant chez Araminte- motif familier au théâtre, ainsi dans "*l'Avare*" – et en développant la relation de confiance qui s'ébauche à la scène 12 de l'acte I et pourrait conduire à l'aveu. Mais à peine amorcée, cette histoire-là capote avec la "Fausse confiance" faite par Dubois, selon le projet annoncé à la scène 2, qui est bien un projet de mariage ("le spectateur", apprend que tardivement dans cette scène que l'amour est en jeu.))¹

Gazagne définit le théâtre de Marivaux comme (le jeu du désir et de la tendresse selon les hasards des rencontres.)²

¹ - René Demoris "lectures de ... "les Fausses Confidences" de Marivaux, L'être et le paraître. Belin, 1987, P. 39.

² - P. Gazagne, "Marivaux par lui – même", op. Cit. P. 123.

Nous remarquons que deux conclusions semblent être tirées de la forme singulière que prend la passion amoureuse dans les *Fausse Confidences*, comme dit René Demoris (tout d'abord le fait que l'amour est en rapport avec un besoin de fiction, du moins chez l'individu civilisé. Outre la beauté physique de Dorante, ce qui séduit Araminte est qu'il la fait entrer dans le domaine de l' "incroyable", dans un registre de sentiments et de situations qui relèvent du roman ou du théâtre et l'arrachent à ce qu'a de prévu son existence ordinaire.

La seconde conclusion – en rapport avec les remarques précédentes – touche la question du rapport entre la passion amoureuse et l'animal social. On a vu à propos d'autres pièces à quel point les deux termes pouvaient être liés chez Marivaux. Tout l'effort de Dorante est de montrer à Araminte qu'il l'aime malgré sa position sociale et fortune, et l'on peut admettre, sans trop de mal, qu'il le croit. Mais, même si l'on écarte la version cynique de l'histoire.)¹

En fin, nous pouvons dire que l'amour pour Marivaux est simplement vrai, profond, tendre et naturel.

Et le grand thème dans cette pièce est l'amour.

¹ - René Demoris – lectures de ... "les Fausse Confidences" de Marivaux, l'être et le Paraître, op. Cit. P. 54.

3- Analyse des personnages.

On peut diviser les personnages dans “les Fausses confidences” en deux groupes, les personnages principaux, et les personnages secondaires (les silhouettes).

A- les personnages principaux:

1er- Araminte:

Une jeune fille, jolie, veuve fort riche qu’a héritée d’un mari qui avait une grande charge dans les finances elle a une position considérable dans la société comme nous dit Dorante (cette Femme ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu’il a de mieux)¹ elle doit être dans une position particulière équivalante à ses qualités personnelles qu’à cette fortune considérable qu’“elle en a plus de cinquante mille livres de Rente” comme nous dit Dorante.

C’est–à–dire qui avait été lié et sans doute s’était enrichi dans ce milieu de la ferme générale et des banques que la Faillite de Law avait quelque peu discrédité dans la plus haute aristocratie.)²

1- Marivvaux " les Fausses Confidences ", op. cit., Acte premier, scène 11.

² - Roland Morisse, “Marivvaux : les Fausses confidences” op. Cit., P. 34

Son attitude est toujours très courtoise vis à vis de M. Rémy. (Venez, Monsieur; je suis obligée à Monsieur Rémy d'avoir songé à moi' puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas ce ne sait un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.)¹

Cette femme est sincère, et toujours franche. (Madame n'a pas deux paroles.)²

Elle ne traite jamais en domestique la jeune Marton.

Sa condition sociale était un grand obstacle pour Dorante qui l'aime passionnément, et voilà pourquoi, il préfère garder le silence (me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance! Etre aimé, moi, non, Madame. Son état est bien au – dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.)³

Mais, Araminte remarque dès ses premières répliques que Dorante la salue gracieusement, qu'il a très bonne façon, qu'il a une bonne mine qu'elle décide de le prendre pour intendant, de cette attirance physique elle glisse aussitôt, sans autre justification que la garantie donnée par son procureur (M. Rémy

¹ - Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. , Acte premier, scène 7

² - Ibid.

³ - Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte II, scène XV

assuma à Dorante. L'idée que celui – ci doit être un honnête homme.

Jacques Scherer dit (il serait inadmissible de se présenter Araminte comme une femme exclusivement dominée par ses sens, ce qui ôterait à la pièce l'essentiel de son intérêt et ce qui eût d'ailleurs paru révoltant au public de 1737. Marivaux précise au contraire dès la scène d'exposition qu'Araminte est extrêmement raisonnable. Elle ne peut donc, ni ne veut, faire fi des impératifs sociaux et se débat avec un problème qui lui apparaîtra de plus en plus dramatique.)¹

Une Femme dans la situation d'Araminte pourrait estimer qu'elle a assez d'argent pour deux. L'attrance qu'elle éprouve pour ce fils d'avocat qui est Dorante peut être due à ce que ce milieu de moyenne bourgeoisie de robe semble symboliser pour elle le bonheur. Elle dit à Dorante "vous avez le temps de devenir heureux" (son premier mariage, qui probablement avait déjà été l'œuvre de sa mère, ne lui a pas laissé que d'heureux souvenirs; il n'y aurait alors rien d'étonnant à ce qu'elle répugne à se lier de nouveau, du moins avec le comte.

1- Jacques Scherer, "Analyse et mécanisme des "Fausses Confidences" dans cahiers Renaud – Barraulf, N°28, op. cit., P. 12.

Son passé pèse donc lourdement sur le choix qu'elle doit faire entre Dorimont et Dorante: "on dirait, Remarque M. Kemp "dans la vie du théâtre, page 115", que si elle est poussée vers Dorante plutôt que vers le comte, c'est que – en plus du vif et soudain attrait physique que le faux intendant exerce sur elle – elle se sent, socialement, plus près de lui. Elle redoute un époux trop fier gentil-homme; et mésalliance pour mésalliance, elle préfère celle où elle tiendra le haut rang.)¹

Nous remarquons que l'évolution de cette jeune veuve est si rapide que seule une analyse aussi serrée que celle de Marivaux peut la rendre croyable. Araminte n'a que trois actes pour épouser un homme qu'elle ne connaît pas quand la pièce commence et dont la sépare un obstacle social infranchissable en apparence.

(Araminte passe d'abord, on l'a vu, de l'attirance physique à l'estime, puis à une attitude de coopération contre un milieu hostile. La Fausse confiance de Dubois la met en face du vrai problème. Quand elle dit à la fin du premier acte: La vérité est que voici une confiance dont je me serais bien passée moi – même, elle implique qu'elle a déjà pour Dorante un sentiment dont elle ne s'avoue pas encore la nature, et surtout qu'elle accepte d'être aimée; elle tolère donc, et elle entretient même,

¹- Roland Morisse, "Marivaux : les Fausses .confidences" comédie, op Cit., P. 34

une situation socialement choquante, pour laquelle aucune solution n'est en vue. Au deuxième acte, elle lutte contre son entourage l'aveu qui termine l'acte établit entre les deux personnages une relation enfin directe, et l'amour de Dorante assumé, revendiqué, est rendu public au troisième acte par la lecture de sa lettre.)¹

Nous avons vu qu'Araminte est veuve qui a déjà passée par une expérience et peut ainsi faire des comparaisons. Ayant accordant d'épouser Dorante, elle veut dire que l'amour vaut bien le rang et la fortune et élimine toutes les différences de conditions. Donc elle laisse l'amour triompher

M. Dédeyan, allant dans le même sens que M. Kemp note pour sa part que (le désir de dominer un mari qui lui devra tout, la joie d'appartenir à un être jeune et beau, librement choisi, la décide en faveur de Dorante, plutôt que de Dorimont dont elle craint la supériorité.)²

Nous remarquons qu'Araminte ne cesse pas moins de se montrer fort jalouse du respect de son indépendance, tant à

¹ - Jacques Scherer "Analyse et mécanisme des "Fausses Confidences" dans cahiers Renaud – Barraulf, N°28, op. cit., P.17, 18.

2- Charles Dédeyan, "vérité et réalité dans les "Fausses confidences" dans mélanges d'histoire littéraire offerts à D. Mornet, 1951 Page 121.

l'égard de sa mère que vise-à-vis du comte, dont les soupçons l'offusquent et l'inquiètent sur ce que pourrait être son avenir avec lui. Si l'on tient compte du passé d'Araminte et de certains des aspects de sa personnalité qui en résultent comme dit M. Roland Morisse: la décision de cette femme, dont la réputation, nous dit Dorante, est d'être "extrêmement raisonnable" est moins une "folie" qu'il n'y paraît au premier abord, quoiqu'elle ait eu pour origine une attirance physique pour un être qui lui était totalement inconnu. De ce point de vue, le fait qu'Araminte soit veuve n'est pas non plus dépourvu d'importance, ainsi que le remarque M. Gazagne: (la vivacité avec laquelle la jeune femme demande que l'on fasse venir Dorante, révèle le soudain désir qu'elle a de le voir de près et d'entendre sa voix, une jeune fille serait plus timide. Araminte a cédé à l'impulsion qu'éprouve toute femme dont le cœur est libre devant un bel homme, car elle songe au plaisir qu'elle pourrait trouver dans ses bras. Une veuve est renseignée sur l'intensité de cette satisfaction sensuelle, une jeune fille l'imagine, elle n'en a pas l'expérience.)¹

Il n'est pas moins vrai qu'Araminte apparaît plus pure, plus innocente même, que Marton et que bien des jeunes filles du

¹ - P. Gazagne, "Marivaux par lui – même", op. Cit, p. 112.

théâtre de Marivaux comme nous dit M. Roland Morisse. Et c'est vrai où nous remarquons qu'elle met Dorante à l'épreuve et se montre même cruelle avec lui, mais ce n'est pas de manière durable, ni gratuitement.

Pour l'âge d'Araminte Marivaux n'en dit rien. Mais nous pouvons le deviner comme nous dit M. Dédeyan (Marivaux ne nous dit pas de son âge, nous pouvons le deviner: elle est dans son plus bel été, mais une remarque attendrie sur l'âge de Dorante nous indique que l'automne est proche.)¹ Elle est une femme presque de trente ans.

Araminte n'espère plus connaître un véritable bonheur. Dorante vient lui rendre cet espoir et, par lui, elle retrouve sa jeunesse et pureté.

En fin, nous sommes d'accord avec M. Roland Morisse quand il dit que Marivaux a donc brossé avec Araminte l'une des "études de femme" les plus riches de la comédie française; donnant leur place à la fois à l'esprit, aux sens et cœur – de ce point de vue, le personnage des Fausses confidences est peut – être plus complet que *l'Elmire* de Molière.

1- C. Dédeyan, article cité, op. Cit., P. 121, qui fait allusion à la scène VII de l'acte I Notons que Silvia, qui sans doute créa le rôle d'Araminte, avait trente sept ans en – 1737

Dit "G. Larroumet": (Araminte est peut – être, avec L'Elmire et L'Henriette de Molière, le plus aimable caractère de femme que nous offre le théâtre comique. Sensible et bonne, affectueuse à tous, résistant à une mère impérieuse sans manquer ni au respect filial, ni à ses droits de veuve indépendante, libre de préjugé, d'une dignité sans raideur, se sachant belle et ne s'adorant pas, comme elle justifie la passion de Dorant et comme celui – ci a raison de lui dire: "l'honneur de servir une dame comme vous n'est au – dessous de qui que ce soit! ")¹

Et aussi dit F. Deloffre : "l'absence chez elle de coquetterie envers les hommes ou de jalousie envers les femmes, la simplicité de son aveu à Dorante et la bonté avec laquelle elle lui pardonne sont autant de traits originaux qui lui donnent une sorte de prééminence sur les autres héroïnes de Marivaux.)²

En fin dit Catherine Gallouët (Araminte, rendue à elle – même, agit et parle enfin en son nom propre. Il s'agit, littéralement, d'une émergence, et même d'une naissance à elle-même. Aussi l'aveu amoureux jaillit-il tout naturellement sur ses lèvres, aveu qui dévoile enfin la profonde de son être.)³

¹ - Une analyse écrite dans "Marivaux " les Fausses confidences comédie, par Roland Morisse, libraire Larousse , 1670, p. 166.

² Ibid .

³ "Catherine Gallouët "les Fausses confidences dans l'œuvre de Marivaux article cité dans l ' école des lettres II, N.⁵⁸ - ,1996- 1997 P. 155.

2e- Dorante

Un jeune homme pauvre mais, il est beau qu'il a une bonne mine. Il est "un homme de très bonne famille" où son père décédé était "avocat" et son oncle M. Rémy est le procureur d'Araminte. Il est estimé comme nous dit Marton "il est généralement estimé, je le sais".

Dorante est un bourgeois comme Araminte, il est honorable, il a même toutes les vertus; mais il est pauvre. C'est donc l'obstacle. Ce jeune homme a presque trente ans, il aime "à la folie" la richesse Araminte depuis longtemps sans espoir et sans partage, (il tremble de ne pas réussir. Par lui – même, cet amour serait incapable de franchir la distance sociale qui le sépare de son but.

Heureusement, Dorante a derrière lui le terrible Dubois, son Ancien valet. Il lui obéit avec une précision de somnambule.)¹

Son ancien valet devient le canal entre les deux amoureux où il mène à Araminte que Dorante l'aime depuis longtemps après lui décrire ses sentiments quand il lui dit (il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu; je dois bien le

¹- "Jacques Scherer, Analyse et mécanisme des "Fausses confidences dans cahiers Renaud Barrault, No 28, op. cit., P. 17

savoir, car j'étais à lui, je lui servais; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter.)¹

Puis il lui dit "il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point". L'ancien valet parle du passé de Dorante pour irriter la jalousie d'Araminte vers Dorante. (Et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimable, ma foi, qui offraient de lui faire sa fortune et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles – mêmes.)² Il complète la conversation jusqu'il dit "Monsieur refuse tout, il les tromperait, il ne peut pas les aimer". Nous pouvons dire que les artifices de Dubois aident Dorante à épouser Araminte.

Dorante (ne vaut que par sa bonne mine. Il sait qu'elle est son capital et il l'utilise)³ et sur la beauté de Dorante, nous dit M. Jacques Scherer que la beauté de Dorante est soulignée à plusieurs reprises par Marivaux comme un élément important de son intrigue.

M. Rémy, au deuxième acte, devant Araminte somme son neveu, sans succès d'épouser Marton qui accepte immédiatement l'idée de l'épouser, suggérée par M. Rémy (elle

1- Marivaux: "les Fausses confidences", op. Cit., Acte I, Scène 14

2 Ibid.

3 Charles Dédeyan "vérité et réalité dans les Fausses confidences" dans mélange à D. Mornet d'histoire littéraire offerts, 1951.

est trompée par les apparences, elle peut croire que Dorante l'aime; elle parle alors au deuxième acte, avec un air de passion.)¹

Nous remarquons que Dorante joue aux sentiments de Marton.

(Il ne voit pas le mal qu'il a pu faire à Marton en se jouant de ses sentiments.)² En effet il sait comment en user avec les femmes. Il joue la comédie, mais il se prend à son propre jeu.

Roland Morisse nous dit que quoique Dorante porte un nom traditionnel d'amoureux, la manière dont Marivaux a conçu la psychologie de son personnage et la leçon dont il lui fait tenir son emploi sont assez originales: c'est un être aussi "romantique" par anticipation, que "classique".

À la fin de cette pièce Dorante avoue à Araminte qu'il a peint son portrait et qu'il l'aime. Cet aveu change tout pour Araminte.

Nous dit Jacques Scherer que le mariage avec Araminte n'est pas seulement pour Dorante le bonheur, il est aussi l'aboutissement d'une lutte serrée et l'accession à une grande fortune.

1- Jacques Scherer "Analyse et mécanisme des "Fausses Confidences"
dans cahiers Renaud – Barraulf, N°28, op. cit., P.14

2- C. Dédeyan, article cité, op. Cit., P. 126

Marivaux souligne que Dorante aime véritablement Araminte. Sa passion est assez naturelle et Malgré sa pauvreté, il est digne d'elle.

En fin, Roland Morisse nous écrit que Dorante ressemble un peu à Marivaux, tout d'abord par sa biographie.

Mais R. Kemp a un jugement sur son rôle quand il dit: (le rôle de Dorante est un des plus fâcheux que je sache. Ce conquérant, allié à un valet rusé, n'a pas la grande allure d'Almavivia, et se compromet un peu ... on ne se ferait pas volontiers leur complice, tout son esprit est dans la tête de Dubois. Il est bellâtre, et on l'y aide: "tournez – vous ... voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles". Si une certaine fraîcheur d'âme, une manière de naïveté, d'aimable sottise, ne le sauvait pas, ce caractère pourrait déplaire. Qu'il parade un peu trop, et secoue la tête, qu'il ait un coup d'œil au public, trop satisfait de lui – même, et vous ferez la grimace.)¹

¹ "Jugement de R. Kemp, cité dans "Marivaux les Fausses confidences comédie par Roland Morisse, op. Cit., P. 167

3e- Dubois

Ancien valet de Dorante, il est l'instigateur du complot et le chef de la conjuration. Nous avons su que Dorante aime Araminte passionnément, mais il n'oserait jamais avouer qu'il l'aime. Heureusement, il a derrière lui le terrible Dubois qui se charge cette responsabilité pour triompher l'amour et vaincre les conventions sociales. Comme il est fidèle !

Ses artifices et son plan aident Dorante dans son projet de mariage avec Araminte malgré l'immensité de la distance sociale qui les sépare.

Il dit au héros dès le début (un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là; nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, tout raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez – vous? Fierté, raison et richesse; il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera.)¹

¹ Marivaux, "les Fausses confidences", op . Cit., Acte I, scène 2

Dans le premier acte, il ne cesse pas d'avouer à Araminte que Dorante l'aime passionnément. C'est un sens assez particulier.

Nous sommes d'accord avec Jacques Scherer qui dit que (cette confidence est Fausse ; l'adjectif ne signifie pas ici le contraire est vrai. L'information transmise par Dubois n'est pas inexacte; mais l'intention avec laquelle il la transmet est trompeuse.)¹

Au deuxième acte il s'arrange pour qu'Arlequin révèle devant tous que Dorante contemplait de tout son cœur le tableau représentant Araminte. Et il dit à Marton, à la fin du premier acte, que Dorante regarde beaucoup Araminte et au deuxième acte, il confie à Araminte que Dorante est l'auteur du petit portrait (le portrait provoque l'aveu de Dorante qui, devant l'évidence, ne peut plus dissimuler l'objet de son amour. Mais en réalité cette scène a révélé un secret, non de Dorante, mais d'Araminte: elle savait qu'il l'aimait, mais feignait de l'ignorer; désormais, il sait qu'elle sait qu'il l'aime, et il ne leur est plus possible de ruser. Le portrait, qui a placé les deux êtres dans une clarté impitoyable l'un vis-à-vis de l'autre à la fin du deuxième acte, servira encore à amener le dénouement à la fin de la comédie.)²

¹- Jacques Scherer "Analyse et mécanisme des "Fausses Confidences"
dans cahiers Renaud – Barraulf, N°28, op. cit., P.13

² Ibid. P. 1

Au troisième acte, Dubois veut que leur expression devienne publique. Ce sera son but et il a réussi à faire écrire une lettre à Dorante interceptée par Marton, est lue devant tous. Ainsi leur amour devient connu à tous. Araminte est mise dans l'obligation de choisir immédiatement entre chasser son intendant ou l'épouser. Ainsi l'ancien valet a réussi dans son plan d'épouser les deux amoureux. Comme il dit, quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera. (Dubois de flanc en exécutant un mouvement tournant. Il est l'instigateur du complot, et le chef de la conjuration. Il manœuvre tous les fils qui viennent se rejoindre dans ses mains. Il a juré d'établir son maître, qu'il aime un peu comme un fils, et il se dévoue à cette cause. Valet sans doute, mais combien fidèle et désintéressé. Nous avons parlé de Mascarille, de Scapin et de Crispin. Il ne représente exactement aucun d'eux, ou plutôt, c'est un scapin qui est allé à confesse, qui a pris la résolution de ne plus pécher, tout au moins de faire servir sa ruse et son esprit d'intrigue.)¹

Son rôle dans cette pièce est très important, ses mobiles sont en effet assez mystérieux. Nous dit M. Roland Morisse, (on trouve en effet chez Dubois une même volonté de puissance qui,

¹ Vérité et réalité dans "les Fausses confidences" par Charles Dédeyan
op. Cit ., P. 127

comme chez Balzac, se nuance d'un "curieux mélange de détachement et de sympathie. Le détachement dont je parle vise autrui et l'extérieur, mais il s'exerce aussi contre lui – même". Comme dit W. Ince, dans chemins actuels de la critique coll. "10 – 18", 1969, page 74.)¹

De ce point de vue, plus qu'aucun autre "acteur témoin", Dubois apparaît comme le double (la Faculté de "voir", de regarder les héros vivre de la vie confuse de leur cœur. Ils auscultent et commentent leurs gestes et leurs paroles, ils interviennent pour [...] faire le point d'une situation toujours incertaine [et] interpréter des propos équivoques [...]. De l'auteur, ils détiennent quelques-uns des pouvoirs: l'intelligence des mobiles secrets, la double vue anticipatrice.)²

Nous voyons que l'action de Dubois est si naturelle où il a acquis de l'expérience, passé maître en la science des cœurs. Ainsi l'action pour Dubois n'est qu' (un moyen de vérifier ses hypothèses par l'expérience.)³

¹ Roland Morisse "Marivaux, les Fausses confidences", comédie, op. Cit P. 37

² J. Rousset, "Marivaux et la structure double registre de et 'Significations Paris, Corti 1964, P. 54.

³ Roland Morisse "Marivaux, les Fausses confidences", comédie, op. Cit P. 37

Nous voyons aussi qu'il montre sa tendresse pour Dorante et sa rigueur pour Araminte. (Sa tendresse pour Dorante et sa rigueur pour Araminte, que nous lui pardonnons volontiers de trop bien réussir.)¹

Marivaux lui-même conforme à sa personnalité la plus profonde telle qu'elle se révèle dans ses romans et ses journaux: un homme qui aime vivement les êtres humains et dont le plus grand plaisir. Comme nous a dits Roland Morisse.

Son esprit a une chaleureuse sympathie qu'il éprouve pour eux: (A travers ce type [les acteurs témoins et en particulier Dubois] Marivaux aime à peindre le sentiment triomphant de comprendre parfaitement autrui. C'est en quelque sorte la passion Frémissante du virtuose devant les autres, les autres étant une belle proie qu'il va connaître à fond grâce aux pouvoirs illimités de son esprit et de son cœur.)²

Par son action, tous les personnages qui croient agir sont en fait conduits où lui veut qu'ils aillent. Il vient rappeler que tout se

¹ Vérité et réalité dans "les Fausses confidences" par Charles Dédeyan op.Cit., P 127.

² W. Ince, "L'unité du double registre chez Marivaux" dans les chemins actuels de la Critique, coll 18/10/1969. P. 76

déroule selon son programme. (Il réussira même à manipuler à son profit tous ceux qui espéraient jouer contre Dorante, la mère d'Araminte, et Monsieur Rémy, qui croit servir les intérêts de son neveu en venant lui proposer d'autres fiançailles et un parti avantageux.)¹

Dubois dit au Dorante “ ... qu'elle nous épouse” : la formule indiquerait que Dubois fait, par Dorante interposé, et elle se complète d'une autre, à la fin de la pièce: “je mériterais bien d'appeler cette femme—là ma bru”, où cette fois, Dubois réclame une place dans la famille, celle de père de Dorante. Autre manière d'être un honnête homme. Vraiment, il est honnête et Fidèle.

En fin, l'amour a parlé par son plan.

¹ Marcel Arland “Marivaux les essais” XL, Paris , Gallimard, N.R.F, 1950.
P.183

2- Les personnages secondaires ((les silhouettes))

Marton

Une jolie fille, estimable et de quelque distinction ..., qui a quinze mille livres de rente pour le moins. Elle a une grande brune très piquante, son âge trente – cinq ans, vierge sage qui attend l'époux. Son père était procureur, homme un peu dérangé. M. Rémy a soin de l'apprendre à Dorante quand il songe à lui faire épouser: (c'est moi qui ai succédé à son père; il était fort ami du vôtre, homme un peu dérangé; sa fille est restée sans bien. La dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, elle la traite moins en suivante qu'en amie.)¹

Elle doit hériter "d'une vieille parente asthmatique, qui est à son aise" M. Rémy et son neveu ne l'appelle que Mademoiselle.

Elle est une malchanceuse, une déclassée,² (elle forme le pendant de Dorante: elle est aussi une victime des bouleversements sociaux.)³

Marton n'est pas une soubrette de profession où Araminte lui parle presque en amie (et éprouve pour elle une très réelle

¹ Cit. , Acte I, Scène IV .Marivaux, "les Fausses confidences", op

² Roland Morisse "Marivaux, les Fausses confidences", comédie, op. Cit ., P. 40

³ C. Dédeyan, article cité, op. Cit., P.122

affection, et son attitude donne le ton à toute la maison. Comme nous dit C. Dédeyan, dans l'article déjà cité, page 122: "dans une tragédie elle eût été la confidente, dans le drame moderne la gouvernante, la lectrice au la demoiselle de compagnie."¹

Elle est une fille franche et sensée. Elle s'éprend de Dorante comme les autres dès qu'elle le voit. Elle accepte immédiatement l'idée de l'épouser, suggérée par M. Rémy, et, trompée par les apparences, elle peut croire que Dorante l'aime; elle parle alors, au deuxième acte avec un air de passion. Détrompée par la vue du portrait d'Araminte et par le spectacle de Dorante aux genoux de sa maîtresse, elle en vient à pleurer en avouant à demi ses sentiments. Son émotion est trop forte et son malheur est trop injuste pour que Marivaux ait pu la faire figurer dans le dénouement de sa comédie.)²

Nous dit Charles Dédeyan; elle est aussi naïve, quand elle croit Dorante sur parole. Nous la voyons fléchir sous un premier amour déçu. Son bon sens ecartésien s'en va avec les larmes.

Et pour son rôle dans la pièce, dit Jacques Scherer (sa fonction dramatique n'est nullement de provoquer la jalousie

1- Roland Morisse "Marivaux, les Fausses confidences", comédie, op. Cit., P. 40

2 Jacques Scherer "Analyse et mécanisme des "Fausses Confidences" dans cahiers Renaud – Barraulf, N°28, op. cit., P.14,15

d'Araminte. Marivaux a méprisé ce ressort ce ressort facile et usé, qui aurait d'ailleurs diminué son héroïne. Marton sert surtout à donner exemple vivant du pouvoir de séduction de Dorante, et aussi à exercer, dans l'ordre social, une pression qui joue en faveur du héros et qui équilibre la pression défavorable représentée par madame Argente. Elle est en fin, sans s'en rendre compte, l'agent d'exécution des deux derniers artifices imaginés par Dubois, le portrait et la lettre.)¹

Nous remarquons que Dorante joue avec les sentiments de Marton selon le conseil du Dubois (tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous.)²

Marton, comme les autres, est dupée par Dubois dit René Demoris: mais c'est aussi parce qu'elle n'abandonne pas sa conduite de dissimulation à l'égard d'Araminte, à qui, pour commencer, elle ne dit rien de son engagement avec Dorante.

Nous remarquons aussi que Marton a souffert pour ignorer Dorante. Elle montre ça dans la scène 10, acte III. (J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui

¹ Ibid. P. 15

² Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. , Acte I, Scène 2

³ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte III, scène 10

vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.)¹ Nous remarquons aussi qu'elle accuse M. Rémy et excuse Dorante. "Il ne m'avait jamais vue: c'est Monsieur Rémy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante." Et nous remarquons que Marton encourage Araminte à aimer Dorante et lui redemande une amitié assez oubliée tout au long de la pièce.

(Marton : Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée ?

Araminte, *(d'un ton doux)* : Tu l'aimais donc, Marton ?

Marton : Laissons là mes sentiments. Rendez-moi votre amitié comme je l'avais, et je serai contente.)²

Dit M. René Démoris : (tout au long de l'intrigue, ce qui a manqué à Araminte est cette relation de "parole vraie", de vraie confiance qui s'épanouissait avec tant de facilité dans les pièces antérieures, du type de la "surprise". Plus proche de sa maîtresse, Marton manque de ce qui faisait la "qualité" de la professionnelle soubrette de comédie ...)³

¹ Ibid., Acte III, scène 10.

² René Démoris: "les Fausses confidences de Marivaux" l'être et le paraître, op. cit., P. 64

Nous remarquons que Marton se rend très bien compte de ce projet présente d'irréflexion : le procureur pêche contre lui – même: (En vérité, tout ceci a l'air d'un songe, déclare – t – elle. Comme M. Rémy expédie!)¹

En fin dit Jean Pierre Miquel de Marton: (pour moi, elle fait partie du monde extérieur. Elle représente une autre donnée de la pièce. On hésite à dire qu'il s'agit d'un personnage secondaire parce qu'il est quand même assez important. En fait, la pièce est un peu construite comme un quatuor: Araminte, Dorante, Dubois, Marton. Comme dans "*le jeu de l'amour et du hasard*" ou "*la seconde surprise*". Mais en fait, Marton fait très clairement partie de ce monde que va refuser Araminte. Elle est avide, c'est un personnage plus qu'intéressé. On la présente souvent comme la victime de la pièce. Mais je trouve qu'elle se fait piéger trop facilement et que finalement elle se fait piéger par elle – même. Personne ne la manipule, pas même Dorante. Il se comporte même de façon assez élégante avec elle. Dubois lui dit: "essayez de séduire Marton, cela arrangera toujours nos affaires!" mais Dorante ne ment jamais à Marton.

Simplement, il a un discours d'une habilité incroyable et toujours à double sens, qu'elle prend évidemment dans le sens qui l'intéresse. Mais lui pourra toujours se défendre par la suite, si

¹ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte I, Scène V

jamais on lui ressort cela sur un “verbatim” que ce n’était pas du tout ce qu’il voulait dire !)¹

Dans les Fausses confidences, l’évolution des sentiments de Marton préfigure et surtout révèle, montre par transposition et sous une forme simplifiée ce qui se passe dans le cœur d’Araminte: “nous sommes invités à suivre le développement de la pièce sur les deux registres, qui nous proposent deux courbes parallèles, mais décalées, mais différentes par leur importance, leur langue et leur fonction: l’une rapidement esquissée, l’autre dessinée dans toute sa complexité, la première laissant deviner la direction que prendra la seconde, qui en donne l’écho en profondeur et le sens définitif.)²

Nous sommes d’accord avec M. Roland Morisse quand il dit que l’amour que Marton éprouve pour Dorante est le principal outil dont se sert Dubois pour réaliser ses plans. Marton est donc un personnage sacrifié aux nécessités de l’intrigue.

¹- "Les fausses Confidences a la comédie française" - Entretien avec Jean – Pierre Miquel, article cité dans l'école des lettres II, No 1 er Février 1996, p. 172, 173

² J. Rousse article cité, op. cit., p. 59

- Madame Argante

La mère d'Araminte, cette femme est encore un personnage traditionnel dans la comédie de Marivaux, son nom est le nom générique qu'y porte la mère de l'amoureuse. Elle est peu flattée: elle est la bourgeoise soucieuse d'avancement hiérarchique, de progrès social, elle est obsédée par les prestiges de la noblesse, méprisant ce qui n'est pas noble. (Avec ce personnage assez conventionnel apparaît le franc ridicule.)¹

Si nous lisons dans les œuvres théâtrales de Marivaux, nous pouvons trouver que toutes les mères ont presque le même nom "Madame Argante" et aussi le même caractère.

(Si Marivaux, remarque G. Larroumet, a représenté les pères toujours aimables et bons, parfois débonnaires, comme il s'est dédommagé avec les mères ! Celles – ci sont presque toutes grondeuses et revêches, cupides et vaines.)²

Madame Argante comme toutes les mères aime la tranquillité pour sa fille. Elle avait une ambition d'épouser sa fille au comte parce qu'il est noble et riche, elle préfère éviter un grand procès

¹ Michel Poupelin " Marivaux : les Fausses confidences", comédie « Bordas, 1946, P. 126.

² G. Larroumet « " Marivaux, sa vie et son œuvre " Paris, Hachette, 1982, P. 84

avec lui comme dit Araminte (on veut me marier avec Monsieur le comte pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.)¹ Elle est aussi entichée de noblesse et “serait charmée d'être la mère de Madame la comtesse Dorimont”.

Madame Argante déclare au M. Rémy de cette ambition quand elle lui dit (mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à Monsieur le comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.)²

Madame Argante a pris avec Dorante un ton d'autorité qui ne lui en impose pas et Dorante remarque ça. (Cette mère – la ne ressemble guère à sa fille.)³ Il semble qu'avec ce personnage dite aussitôt “une femme brusque et vaine”.

Tyrannie, cupidité, moralisme, volonté de puissance se retrouvent à des degrés divers chez toutes les mères de Marivaux dans le rapport à leurs filles. (La M^{me} Argante des Fausses confidences n'a certes ni la complexité ni la séduction de celle de la ‘mère confidente’”. Mais l'un des personnages éclaire l'autre. La mère d'Araminte tend aussi à incarner sous

¹ Marivaux, “les Fausses confidences”, op. Cit., Acte I, Scène 12

² Acte III, Scène 5

³ Ibid., Acte I, Scène, II

une forme plus brutale, le respect de la convention sociale; et de manière infiniment moins habile.)¹

Le rôle de la mère dans le théâtre de Marivaux est différent de celui dans le théâtre de Molière. Nous voyons que Madame Argante est presque aussi puissante que la sortie de M^{me} Pernelle dans le “Tartuffe”. “Les deux femmes n’étant d’ailleurs pas sans ressemblance, car c’est dans la conception des figures comiques que Marivaux s’inspire le plus directement de son illustre prédécesseur; les deux femmes sont aussi autoritaires l’une que l’autre, et tout aussi dépourvues de pouvoir réel sur leur famille, impuissance aisément comique; aussi emportées l’une que l’autre, leur franc – parler peut aller jusqu’à l’incorrection; toutes les deux sont assez obtuses, ce qui les prive de toute efficacité réelle sur le déroulement de l’action, car elles sont “entêtées” l’une de dévotion, l’autre de noblesse, et “coiffées” l’une de son Tartuffe, l’autre de son comte Dorimont. “Et enfin” on est amené à marquer ce qui différencie le personnage de Marivaux de celui de Molière: la figure de M^{me} Argante prend place dans un contexte social beaucoup plus précis que dans “le Bourgeois gentil homme; par exemple, nous avons cru pouvoir discerner que la mère d’Araminte avait appartenu par son mariage à la moyenne bourgeoisie de robe:

¹ René Demoris “les Fausses confidences de Marivaux” l’être et le paraître, op. cit., p.68

écrit M. C. Dédeyan dans l'article déjà cité, page 124. "Caricature peut – être, mais que les prétentions nobiliaires et les défauts de classe font à maintes reprises coïncider avec la réalité". Marivaux s'est interdit de l'élever à la généralité d'un type; les intentions de son comique apparaissent donc très différentes de celles de Molière: celui – ci se propose surtout d'être un moraliste, et le rire est pour lui un moyen d'atteindre ce but, tandis que les intentions de Marivaux, à la fois plus limitées et plus précises, sont plutôt de se faire un satiriste, et encore n'est – ce qu'un but très secondaire dans les Fausses confidences.)¹

Et aussi dit M. René Demoris (la mère dans le théâtre de Molière n'apparaissait guère que sous la forme atténuée, sympathique ou odieuse de la belle – mère. Chez Marivaux, elle est amenée au contraire à se substituer au père en tant qu'agent matrimonial.)²

C. Dédeyan a pu écrire de Madame Argante: (c'est un Monsieur Jourdain en jupons, rêvant d'être "gentil femme" pour parler comme Montaigne et Brantôme.)³

1 Roland Morisse "Marivaux, les Fausses confidences", comédie, op. Cit., P. 43

2 René Demoris "les Fausses confidences de Marivaux" l'être et le paraître, op. cit., p.67

3 C. Dédeyan, article cité, op. Cit., P.124

Madame Argante joue un rôle comique dans la pièce où Marivaux confie le rôle de faire rire à trois personnages: M^{me} Argante, M. Remy et Arlequin, figures qui toutes trois tiennent (plutôt de la caricature que l'observation.)¹

Madame Argante méprise ce qui n'est pas noble et cela se montre quand elle parlait avec Dorante ironiquement (son sort! Le sort d'un intendant: que cela est beau!)²

Nous voyons que Madame Argante ferait tranquillement le malheur de sa fille, dont l'élévation compenserait ou rehausserait sa médiocrité personnelle et elle déclare, à la fin de la pièce, (Ah ! La belle chute ! Ah ! Ce maudit intendant ! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira; mais il ne sera jamais mon gendre.)³

(Il faut bien voir que Marton, Monsieur Rémy et Madame Argante sont situés envers les deux personnages comploteurs comme des adversaires en intrigue, et simplement vaincus comme dans un match, parce qu'ils intriguent moins bien, qu'ils ne savent pas bien s'y prendre.)⁴

1 GLarroumet, " Marivaux, sa vie et son œuvre " Paris, Hachette, 1982, P. 240

2 Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte I, Scène 7

3 Ibid., Acte III, Scène 13

4 Marcel Arland, Marivaux: "les essais" XL, op. cit., P.188

Nous sommes d'accord avec M. René Demoris quand il dit (autrement dit, elle se trouve dans une situation de dépendance où l'univers familial fait l'objet d'un surinvestissement peu propre à l'épanouissement de sentiments désintéressés. D'où, lorsque le père disparaît, l'exercice tyrannique d'une autorité qu'elle n'a fait jusque-là que subir. D'où aussi le souci permanent d'une honorabilité qui est supposée distinguer la famille proprement bourgeoise de son analogue populaire.)¹

Madame Argante jouait un rôle très important et très grand dans cette pièce (l'importance des personnages secondaires, tout le monde l'a remarquée dans le spectacle. Beaucoup de spectateurs m'ont même dit que c'était la première fois qu'on voyait les trois personnages secondaires de Madame Argante, du comte et de M. Rémy comme de grands personnages. C'est l'avantage de la comédie – française, c'est qu'on peut confier ces rôles à des acteurs qui vont donner une stature aux personnages parce qu'eux-même l'ont en tant que comédiens.)²

¹ René Demoris "les Fausses confidences de Marivaux" l'être et le paraître, op. cit., p.70

² "Les fausses Confidences à la comédie française" - Entretien avec Jean – Pierre Miquel, article cité dans l'école des lettres II, No 1 er Février 1996, p. 17

- Monsieur Rémy

Le “bonhomme” comme dit M^{me} Argante, il est le procureur d'Araminte et l'oncle de Dorante, il est l'antithèse même de la mère d'Araminte, il réduit au silence la terrible Madame Argante, il se montre bon oncle, il porte une véritable affection à son neveu, ne désespérant point de prendre femme et même d'avoir des enfants, vieillard vert, il pense encore au mariage, bien qu'il plaide depuis cinquante ans. (Lui, au contraire, incarne le plébéien solide, et peu gêné de l'être.)¹

M. Rémy joue un rôle important dans la pièce, il est réflexion. (On l'a comparé avec raison à Van Buck.)²

M. Rémy aime d'ailleurs à se définir comme un homme de la parole, car il est un homme bourgeois. Mais il est faible seulement par son culte de l'argent. Il est donc un bourgeois comme M^{me} Argante (c'est la stabilité bourgeoise, écrit M. Dédeyan, le vivant reproche qui hante la mégalomanie de M^{me} Argante.)³

M. Rémy, fidèle à son rôle providentiel, se présente à un moment ; on ne peut plus utile avec sa proposition d'un riche mariage, et le refus du neveu vaut une nouvelle déclaration.

Un sens très précis des réalités matérielles, son côté terre à terre fait un plaisant contraste avec la sentimentalité des

¹ Michel Poupelin, “Marivaux, les Fausses confidences”, comédie, op. Cit. , P.127.

² Charles Dédeyan, article cité “vérité et réalité dans ‘les Fausses confidences’”, op. Cit. , P. 126.

³ Ibid., P. 124.

amoureux (remarquez son langage précis et incisif d'homme de loi, ses saillies plébéiennes. Car il est le représentant attitré du tiers, le type du robin qui nous fait sourire, mais d'un sourire bienveillant et qui impose l'estime. Il apparaît comme une force tranquille et sûre de son destin, répugnant à l'aventure et au désordre, se prévalant de son équilibre pour dénoncer la folie d'autrui, faible seulement par son culte de l'argent.)¹ Malgré ses habitudes bourgeoises et ses manières procédurières, "le bonhomme" attire la sympathie par son bon sens et sa franchise. (Ma foi ! Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.)² Il dit cette phrase à Madame Argante.

Dit Roland Morisse (c'est avant tout cette satisfaction de soi, l'expression ne devait pas être entendue en mauvaise part, qui rend le personnage sympathique : il est heureux, et son bonheur a pour corollaire une très grande bonté, qui se cache parfois sous un peu de bougonnerie, mais c'est que, comme tout le personnage de Marivaux, et M. Rémy est certainement un des meilleurs rôles secondaires qu'ait conçus le dramaturge, il a la pudeur de ses sentiments.)³

Et enfin dit René Demoris "l'homme de loi se trouve donc être aussi le représentant du cœur. Mais il n'en exhibe pas les attributs et ne parle pas le langage du sentiment. Il se contente de le mettre en action.)⁴

¹ Charles dédeyan, Article cité, P. 124.

² Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte III, Scène 5.

³ Roland Morisse, "Marivaux : les Fausses confidences", op. Cit. , P. 44.

⁴ René Demoris, les Fausses confidences de Marivaux "l'être et le paraître", op. Cit. , P. 72.

- Le comte Dorimont

Ce gentil homme a un nom et un titre assez flatteur, il est noble riche et disposant de grands appuis, il est le seul aristocrate dans la pièce, il avait un grand procès avec Araminte au sujet d'une terre. Madame Argante l'aime beaucoup et elle veut être sa belle – mère. Le comte est poussé au mariage pour éviter le risque et les embarras d'un procès. Il aime ça, mais sans passion et n'attend pas d'Araminte une passion en retour, car il sait les sentiments d'Araminte penchent vers Dorante\ et il est aussi âgé d'elle. Il essaie de tenter Madame Argante dans l'acte II, scène 11 “je déclare que je renonce à tout procès avec vous.” Et il dit aussi (je garde le silence sur Dorante.)¹ Ainsi (il ne cherche pas Artaminte pour son argent, ni pour mettre un terme à une contestation de propriété. Il aime la jolie veuve, voilà tout.)²

(Ses mobiles peuvent suspects: sa jalousie envers la jeune femme pourrait bien être un masque derrière lequel il cache l'intérêt matériel qu'il a dans ce mariage.)³

Il est un modèle de prévention et de mépris aristocratique envers Dorante, et il commente sèchement : (tant pis ! Ces gens – là ne sont bons à rien.)⁴ Et il dit aussi (il a une bonne mine, en

¹ Marivaux “les Fausses confidences”, op. Cit., Acte II, Scène 11.

² C. Dédeyan, Article cité, P. 122.

³ Roland Morisse: Marivaux: les Fausses confidences, op. Cit., P. 42.

⁴ Marivaux: les Fausses confidences, op. Cit. , Acte II, Scène IV.

effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.)¹ (Il est aussi le corrupteur de Marton.)²

Pour son rôle, il fait également partie du groupe deux amoureux mais de tous il est sans doute le moins consistant. (Il est comme une image qui s'efface de plus en plus, comme le représentant qualifié d'une race à son déclin, qui s'estompe à l'horizon social.)³ Le comte est un homme aussi séduisant qui a tout pour lui, l'argent, le nom, la séduction, etc.

(Il conserve un profond mépris pour les inférieurs "de qui l'on peut tout obtenir, pense-t-il, avec de l'argent", mais aussi une certaine générosité: il ignore la jalousie et se retire en affirmant qu'il ne plaidera pas.)⁴

Ainsi, le comte apparaît à la fin comme le type du parfait galant homme, et voici qui sent son gentilhomme d'un lieu. (Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable; j'ai dit que je ne plaiderais point, et je tiendrai parole.)⁵

¹ Ibid., Acte II, Scène IV.

² René Demoris: Les Fausses confidences de Marivaux: l'être et le paraître, op. Cit., P. 60.

³ C. Dédeyan, Article cité, P. 122.

⁴ Michel Poupelin, Marivaux : les Fausses confidences, op. Cit. , P. 127.

⁵ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. , Acte III, Scène 13.

- Arlequin

Valet d'Araminte, il joue un rôle comique dans la pièce comme ceux de Madame Argante et M. Rémy (Arlequin, enfant de la comédie italienne, est en exil dans les Fausses confidences. Il est détrôné par Dubois et il n'a même pas d'amoureuse. Marton est trop loin de lui. Dans ce cadre éminemment social, il représente un sacrifice à la fantaisie. Encore a-t-il quitté son costume multicolore pour endosser la livrée de laquais.)¹

(Chez Molière, les valets composent avec les événements et n'interviennent que pour redresser une situation initialement bonne, et qui aurait dû le rester, mais qui a pris un mauvais tournant en aucun cas, pour tout faire naître eux-mêmes de leurs plans chez Marivaux, non seulement ils sont les premiers sur la scène, où ils entraînent leur maître, et se font fort de diriger la comédie à leur gré d'un bout à l'autre.)²

Nous voyons que les valets parlent comme les maîtres dans le théâtre de Marivaux et ils assument aussi un rôle comique.

¹ C. Dédeyan, Article cité, P. 123.

² Marcel Arland, "Marivaux" les essais XL, op. Cit., P. 186.

(Arlequin voyant Dubois. Ah ! Te voilà donc, mal bâti.)¹

Arlequin (le seul qui dans les Fausses confidences soit encore issu de la commedia dell'arte, n'a pas la place qu'il occupait dans les premières pièces de Marivaux.)²

Nous voyons Arlequin dans l'acte II, scène 10, fait une querelle publique avec Dubois à propos d'un tableau représentant Araminte et regardé par Dorante et aussi à la fin de la pièce, tout le monde sort, sauf Dubois et Arlequin, qui conclut la pièce sur une plaisanterie. Arlequin (est un domestique qui n'est pas encore fait, et qui est naïf seulement)³ parce qu'il n'est pas encore habitué à cette nouvelle condition.

(Marivaux avait utilisé abondamment en 1724 cette naïveté d'Arlequin, dans la "*Double inconstance*" pour faire de lui le port-parole d'une philosophie "naturelle" et d'une critique sociale, à tendance cynique. Philosophie et critique dont la portée était aussitôt limitée, d'ailleurs, par l'incapacité du personnage à en appliquer les principes à son expérience personnelle. S'amorce

¹ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit., Acte III, Scène 3.

² Roland Morisse, "Marivaux," les Fausses confidences", op. Cit. , P. 44.

³ Cité par F. Deloffre dans "théâtre complet de Marivaux" tome II, op. Cit., P. 881.

une déchéance d'Arlequin qui conduit au personnage des Fausses confidences, celui – ci n'est plus capable de faire penser le spectateur que par sa bêtise.)¹

Nous dit Roland Morisse aussi (Cette naïveté peut – être plus effectuée que réelle comme écrit un contemporain de Marivaux, car Arlequin retrouve quand il le veut l'art de l'impertinence qui se donne l'apparence d'une bévue et l'habileté à soutirer de l'argent qui sont traditionnelles chez le personnage. Affectée ou non, sa naïveté n'en est pas moins l'essentiel ressort de son comique.)²

Voilà Arlequin, dernier personnage bien qu'il tînt autrefois les premiers rôles. Son apparition réjouit vraiment le spectateur. Et le détend à la suite des scènes qui l'ont ému.

¹ René Demoris: les Fausses confidences de Marivaux: l'être et le paraître, op. Cit., P. 62.

² Roland Morisse, Marivaux: les Fausses confidences, comédie, op. Cit., P. 44.

4- Le comique de Marivaux dans cette pièce.

Nous savons que la comédie du XVIII^e siècle était supérieure à la tragédie, elle semblait plus vivace. Et nous savons aussi que les Italiens qui sont à l'origine des transformations qui se manifestent dans le genre comique après la mort de Molière. Ils créent aussi la comédie de mœurs, qui prend le pas sur la comédie de caractère au début du XVIII^e siècle. (Marivaux travailla surtout pour la comédie – italienne, qui venait d'être rétablie en 1716. Il s'y trouvait plus libre qu'à la comédie – française. Là, il pouvait faire recevoir des pièces qui ne ressemblaient à rien; et là, le public.)¹

Et aussi "Marivaux trouve chez les italiens des comédiens d'une telle verve, d'un tel naturel et d'une telle intelligence – qui. Il faut bien le dire, ne se rencontrait pas toujours au français.)²

Marivaux est moraliste sans être misanthrope, un homme que sa pauvreté rend sage. C'est là un travail de peintre puisqu'il faut réussir le portrait changeant de toutes les vanités. C'est aussi un travail d'interprète, qui suppose une distance critique vis-à-vis du

¹ G. Lanson – P. Tuffrau "Manuel illustré d'histoire de la littérature Française"
Quatrième Edition, op. Cit. , P. 367.

² Roland Morisse, "Marivaux: les Fausses confidences" comédie, op. Cit., P. 12.

monde dont Marivaux refuse d'être le censeur sans vouloir en être la dupe. On le considère alors comme un brillant moraliste.

Quand paraissent les *Fausse confidences*, de moraliste le dramaturge tend à se faire moralisateur "jamais Marivaux ne paraît plus suspect que lors qu'il met le sensible et l'honnête au service du conformisme moral"¹ et la comédie hésite entre le rire et l'émotion, certains sont tentés d'y voir "un genre moyen", écrit Pierre Voltz, (qui, entre le rire mécanique et l'émotion violente, qu'elle exclut tous les deux, établit, de la manière la plus large possible, un rapport entre le spectateur et le monde où il vit. Les mœurs contemporaines, les formes de la sensibilité contemporaine, les problèmes contemporains, s'y trouvent donc évoqués, comme dans la comédie de mœurs, mais sur un autre ton.)²

Marivaux est le seul dramaturge qui allait parvenir à donner sa parfaite justesse à ce "ton" dans les *Fausse confidences*. (On reconnaît que les personnages de Marivaux sont spirituels; mais on voit volontiers dans cette forme d'activité mentale une arme de défense du moi[...] Autrement dit le comique, quand on en trouve, est considéré comme une forme d'analyse. Fait exception A. Thibaudet ... "le jeu, écrit – il, reste une comédie où

¹ Michel Poupelin, "Marivaux: les *Fausse confidences*", op. Cit., P. 122.

² P. Voltz, op. Cit. , P. 107.

l'on rit ... au lieu de rire de ce que sont les personnages, on rit de ce qu'ils disent".)¹

Les Fausses confidences est une comédie d'intrigue, dans un sens un peu différent de celui qu'on donne généralement à ce terme, qui sert à désigner une espèce de comédie de qualité inférieure.

(La comédie d'intrigue est d'ordinaire une comédie dont les personnages, fantoches manœuvrés par un auteur trop visible, sont soumis à une série d'événements, d'imbroglis souvent arbitraires, visant à satisfaire, chez le spectateur, une curiosité superficielle.)²

Les Fausses confidences diffèrent de ce schéma, dans la mesure où l'intrigue est la création personnelle d'un personnage, c'est Dubois.

Chez Marivaux, nous sommes déjà loin de la comédie selon Molière. Il nous fait les témoins d'une sorte d'expérience de laboratoire. Notre plaisir ne vient pas de ce qu'on nous montre à observer d'un caractère et de ses effets sur une situation, mais de notre attente envers l'intrigue, au double sens de "développements des événements" et de "stratégie calculée pour produire un effet.

¹ J. B. Ratermanis, Etude sur le comique dans le théâtre de Marivaux, op. Cit., P. 9.

² Michel Poupelin, "Marivaux: les Fausses confidences", op. Cit., P. 119.

Dans cette pièce qui est dans le véritable genre de la comédie, Marivaux confie le rôle de faire rire à trois personnes: Madame Argante, M. Rémy et Arlequin, figures qui toutes trois tiennent (plutôt de la caricature que l'observation.)¹

Nous trouvons que les trois personnes sont comiques dans leurs méthodes, dans leurs conditions et dans leurs expressions et aussi dans leurs langages. Par exemple, Madame Argante méprise ce qui n'est pas noble, et cela montre quand elle parle de Dorante ironiquement (son sort! Le sort d'un intendant: que cela est beau!)² Et aussi quand elle parle de M. Remy; (dans ma bouche! A qui parle donc ce petit praticien, Monsieur le comte? Est – ce que vous ne lui imposerez pas silence?)³ L'élément comique chez elle construit à l'imagination. (je serai charmée moi-même d'être de madame la comtesse Dorimont.)⁴

M. Rémy, son élément comique apparaît dans son langage précis et aussi dans sa réflexion. (Le type du robin qui nous fait sourire, mais d'un sourire bienveillant et qui impose l'estime.)⁵ Et cela se montre quand il parle avec Dorante d'un ton railleur, en traînant ses mots. (J'ai le cœur pris: voilà qui est fâcheux! Ah,

¹ G. Larroument, op. Cit., P. 240.

² Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. , Acte III, Scène 7.

³ Ibid., Acte III, Scène 5.

⁴ Ibid., Acte I, Scène 10.

⁵ Chales Dédeyan, Article cité, P. 124.

ah, le cœur est admirable! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur – là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui pendant qu'on peut l'être de la sienne! Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle?)¹

Arlequin joue un rôle comique dans cette pièce, (sa naïveté n'en est pas moins l'essentiel ressort de son comique)² il est aussi (le seul qui dans les Fausses confidences soit encore issu de la commedia dell'arte, n'a pas la place qu'il occupait dans les premières pièces de Marivaux.)³

(Arlequin : Pardi, Monsieur, je ne vous coûterai donc guère ? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché.

Dorante : **Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.**

Arlequin : Ah ! Voilà une action de maître. A votre aise le reste.)⁴

Et aussi ses querelles et ses situations avec Dubois sont une sorte de la comédie et il finit la pièce d'une plaisanterie de

¹ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. , Acte II, Scène 2.

² Roland Morisse, Marivaux: les Fausses confidences, op. Cit., P. 44.

³ Ibid., P. 44.

⁴ Marivaux, "les Fausses confidences", op. Cit. , Acte I, Scène 9.

Dubois (pardi, nous nous soucions bien de ton tableau à présent; l'original nous en fournira bien d'autres copies.)¹

Dorante joue aussi un rôle comique (il joue même la comédie, mais il se prend à son propre jeu.)²

Nous remarquons que les valets de Marivaux avaient plus d'esprit que leurs maîtres. Et pourtant, les valets ne peuvent être comique sans leurs maîtres (il est donc au moins douteux que, chez Marivaux, seuls les valets et les soubrettes aient le privilège d'être comiques; et certainement ils ne sont pas tous de la même façon.)³

Dit W. Pufundt (quelle que soit la nature des éléments en jeu, il n'y a guère de comique sans opposition ou contraste, les avis divergent.)⁴

Il y a un élément important qui joue un rôle dans la comédie de Marivaux, c'est son propre monde (l'atmosphère singulière dans laquelle se déroulent presque toutes les comédies de Marivaux, ce monde à lui, assure déjà certaines conditions favorables au comique)⁵

¹ Ibid., Acte III, Scène 13.

² Charles Dédeyan, Article cité, P. 126.

³ J. B. Ratermains, Etude sur le comique dans le théâtre de Marivaux, op. Cit. , P. 10.

⁴ W. Pfundt, "Das Komische Element in den Kömedien Marivaux 's "Leipzig, 1913", P. 10.

⁵ J. B. Ratermains, étude sur le comique dans le théâtre de Marivaux, op. cit., P. 12.

Dans cette atmosphère, seuls les personnages attirent l'attention. (On a l'impression contraire en lisant Marivaux. L'auteur semble avoir fait son possible pour soustraire ses personnages au drame d'existence.)¹

Et complète G.B. Ratermanis, nous nous servons des termes comiques, spirituels, ridicules, ironiques, humoristiques dans le sens que leur donne E. Aubouin dans son ouvrage les genres du risible. Et dit aussi que dans les Fausses confidences, Marivaux reprend la situation dramatique de "*triomphe*", mais à un nouveau bourgeois.)²

L'amour de Dorante est une histoire antérieure de la pièce, et en ce sens il est plus qu'amoureux typique; il a aussi un métier impliquant des conditions matérielles et sociales. Son rival le comte a des alliés dans la personne de M^{me} Argante, autorité bafouée, et même de Marton, qui de rivale ignorante d'Araminte. Le rôle de Dubois, le vrai organisateur de l'intrigue, l'action est de l'ordre du drame. G. Attinger note que (malgré les complications, la pièce reprend une situation courante de la comédie italienne.)³

¹ Ibid., P. 12.

² Ibid., P. 12, 141.

³ G. Attinger, "L'esprit de la commedia dell'arte dans le théâtre française" Paris, librairie théâtrale, 1950, P. 370.

Dit G. B. Ratermanis que (nous oserions donc soutenir que, dans cette pièce tendre, même le couple principal, vu dans une perspective appropriée, autorise une interprétation comique. Araminte non plus n'est exempte de vanité et ses efforts manqués pour se leurrer elle – même et leurrer les autres font naître un sourire ironique, au moins celui de l'auteur. [Et dit à la fin] seules les Fausses confidences offrent une situation "normale" au point de vue de la tradition. On est frappé partout du rôle relativement passif des héros masculins, réduits souvent à la résistance, attitude traditionnellement féminine. Même la passion de Dorante resterait inopérante sans le secours de Dubois. Il en résulte pour toutes les pièces une note comique analogue, mais elle n'est pas toujours également sensible, car le ton monte facilement devient sérieux ou lyrique selon le cas ; en ce sens les pièces de ce groupe souffrent du mélange des genres.)¹

C'est un art dramatique très neuf que celui qui requiert du spectateur à la fois son détachement et sa participation. On a beau sourire, on ne laisse pas d'être ému. Les Fausses confidences est un type comique (la préférence que l'on accorde aux Fausses confidences sur d'autres comédies de Marivaux vient de ce qu'elles constituent une synthèse harmonieuse de ses qualités d'artiste. La fantaisie, moins traditionnelle au moins

¹ G. B. Ratermanis "étude sur le comique dans le théâtre de Marivaux, op. Cit. , P.151.

conventionnelle qu'à ses débuts, est ici heureusement tempérée par le réalisme discret d'une comédie de mœurs, qui sait éviter la lourdeur démonstrative du drame bourgeois.)¹

Selon son tempérament, le spectateur sera plus sensible tantôt à la dévaluation, tantôt au jeu logique: Dans la mesure où il est art. Quand Marivaux souhaite que les acteurs (ne paraissent jamais sentir la valeur de ce qu'ils disent, et qu'en même temps les spectateurs le sentent.)²

Les personnages, eux – même dans cette pièce sont comédiens. (C'était la première fois qu'on voyait les trois personnages secondaires de madame Argante, du comte et de Monsieur Rémy comme de grands personnages. L'avantage de la comédie–française c'est qu'on peut confier ces rôles à des acteurs qui vont donner une stature aux personnages parce qu'eux–mêmes l'ont en tant que comédiens.)³

Le rire comique dépend des conditions générales et négatives du rire. Les comédies de Marivaux répondent à cette condition négative. Vraiment, Marivaux nous offre le plaisir raffiné et nous sentons bien quelle part de comédie entre dans la composition des sentiments. Avec cette pièce, il nous invite à la joie et au plaisir (pour entrer dans les comédies de Shakespeare ou celle de Marivaux, il est sans doute nécessaire d'être doué d'un certain esprit de jeu.)⁴

¹ Michel Poupelin, Marivaux; les Fausses confidences, op. Cit., P. 127.

² Marcel Arland; "Marivaux" les essais XL, op. cit., P. 111.

³ Entretien avec Jean – Pierre Miquel "les Fausses confidences" à la comédie – française. D'après l'école des lettres II, op. Cit., P. 172.

⁴ Henri Coulet et Michel Gilot, "Marivaux, un humanisme expérimental", Paris, Larousse,

*** Analyse du Jeu de L'Amour et du Hasard.**

Silvia apprend que son père veut la marier à un certain Dorante. Là-dessus il lui vient une idée folle : que Lisette, sa servante, prenne sa place, elle prendra la sienne et pourra de la sorte étudier le prétendant inconnu. Le bon Orgon, père de Silvia, consent à tout. Il a ses raisons, qu'il confie à son fils Mario : le père de Dorante l'a averti que son fils, désireux d'étudier sa future, serait déguisé en laquais ; c'est le laquais Arlequin qui jouera le rôle du maître. Bien entendu, Silvia et Dorante s'éprennent l'un de l'autre ; mais chacun d'eux rougit d'un amour qu'il croit indigne de lui. De son côté Lisette, sous les habits de sa maîtresse, fait la conquête d'Arlequin, qu'elle prend pour le maître ; et chacun d'eux croit cet amour sans espoir. Le déroulement de l'intrigue les éclairera successivement tous quatre. Le dernier détrompé sera Dorante, que Silvia amène à lui faire le sacrifice de sa fortune et de sa naissance : il lui offre en effet de l'épouser, alors qu'elle n'est toujours à ses yeux qu'une soubrette. Elle lui révèle alors son vrai nom.

*** Marivaux : peintre de l'amour.**

Le théâtre de Marivaux est avant tout un théâtre de fantaisie. Sa première comédie, *Arlequin poli par l'amour*, est une féerie sentimentale dont la poésie ingénieuse, alambiquée, brillante, rappelle avec moins de puissance et plus de délicatesse les féeries de Shakespeare. Ainsi seront toutes les comédies de Marivaux : elles se déroulent au pays du rêve, dans une société toute idéale, où les personnages ont la souveraine élégance, l'exquise finesse des jeunes seigneurs de Watteau.

Mais dans ces conditions artificielles, dans ce cadre irréel, il place un sentiment naturel, un sentiment vrai : l'amour profond et tendre, tel que l'éprouvent la majorité des hommes pour lesquels il n'est point le principe de folie, de crime et de mort qu'a décrit Racine, mais simplement un principe de souffrance intime ou de joie secrète. Cet amour-là, Molière l'avait noté de-ci de-là en quelques traits vifs et justes. Mais ces esquisses étaient restées très sommaires, en marge du sujet principal qui était autre. Marivaux isole au contraire le sentiment de l'amour et en fait résolument l'unique objet de son étude.

Il a découvert et décrit tout ce réseau de sentiments entrecroisés qui forme l'unité apparente du sentiment ; il a noté toutes ces petites nuances qui en indiquent les états passagers et les degrés successifs.

Il a posé l'un en face de l'autre ces deux êtres destinés à s'aimer, qui se sentent disposés à s'aimer avant de se connaître, et qui font effort pour se connaître avant de s'aimer, qui s'observent, s'étudient, se tendent des pièges, tâchent de forcer le mystère de l'âme par laquelle ils se voient pris irrésistiblement. Ce sont deux égoïsmes, prêts à se donner, mais « donnant, donnant », en échange, non gratuitement ; on les voit s'avancer, se reprendre, craindre de faire un pas que l'autre n'ait pas fait, estimer ce qu'un *non* laisse encore d'espérance, ce qu'un *oui* contient de sincérité, négocier enfin avec une prudence méticuleuse l'accord où chacun compte trouver pour soi joie et bonheur. Il y a là, sous les exquis raffinements du langage, _ le « marivaudage », comme on dit depuis, _ un subtil marchandage que exclut le pur amour, le don absolu de soi ; c'est ce marchandage même, cette défense du *moi*, qui fait la réalité de la peinture. L'amour des comédies de

Marivaux n'est en son fond ni mystique ni romanesque, il est simplement naturel.

Il en est du théâtre de Marivaux comme du théâtre de Racine : l'action est tout intérieure. Il ne s'agit à l'ordinaire que d'un *oui* à faire dire : mais comment ce *oui* sortira-t-il ? C'est toute la pièce. On y arrive, à ce *oui* considérable, lentement, sinueusement, mais en marchant toujours.

Marivaux est un peintre délicieux de la femme : ses Silvia, ses Araminte, ses Angélique sont exquises de sensibilité et de coquetterie, d'abandon ingénu et d'égoïsme en défense, de grâce tendre et d'esprit pétillant. Elles sont plus franches et plus faibles que les hommes. Ceux-ci, plus positifs, plus conscients, parce que, généralement, ils sont chargés de l'attaque, sont aussi sincères. Ni les une ni les autres ne sont proprement des « caractères » ; ils représentent des « moments » de la vie : ces moments de la jeunesse heureuse, épanouie, belle de sa plénitude et du sentiment qu'elle en a. Tous les hommes ont été, ou ont pu être, plus ou moins, Dorante et Lucidor ; toutes les femmes ont été, ou ont pu être, plus ou moins, Angélique, Silvia, Araminte.

* * *

CHAPITRE “III”

LE ROMAN. LESAGE

Les grands classiques du XVII^e siècle avaient négligé le roman. Le XVIII^e, trouvant disponible cette forme d'art, exempte de toute règle, l'adopta et la porta au rang des grands genres. Il y eut des romans réalistes, des romans psychologiques, des romans philosophiques.

Le roman réaliste fut créé par **Lesage** (1668-1747). Comme Molière, il voulut peindre les travers et les vices ; comme La Bruyère, il s'attacha à les saisir à travers les mille petits détails extérieurs qui les révèlent. Son grand roman, Gil Blas, est une remarquable galerie de portraits.

Le roman psychologique est représenté surtout par la Vie de Marianne de **Marivaux** et par l'Histoire de Manon Lescaut de l'abbé **Prévost**. Ce dernier roman est le chef-d'œuvre de la littérature passionnelle.

Le roman philosophique fut une arme aux mains de presque tous les grands écrivains : **Montesquieu** (Lettres Persanes), **Voltaire** (candide), **Diderot** (Neveu de Rameau), **Rousseau** (Nouvelle Héloïse). Il faut remarquer néanmoins que la Nouvelle Héloïse déborde le cadre étroit du roman

philosophique : sans doute une foule de questions morales et sociales y sont débattues ; mais la nature y est évoquée avec puissance et l'évolution de deux consciences y est analysée avec une grande pénétration.

*** Développement du roman.**

Le roman est le seul genre d'art qui soit en progrès au XVIII^e siècle. Les grands classiques l'avaient négligé ; partant, il n'était ni usé ni fixé. Libre et souple, exempt de règles, il était prêt à recevoir toutes les formes, à contenir toutes les pensées. La victoire du bel esprit mondain sur l'art antique le porta au premier plan : il était naturel que le roman, qui avait toujours eu la faveur des gens du monde devînt un des grands genres.

Le XVII^e siècle avait eu des romans héroïques (*l'Astrée*), des romans burlesques (*Le Roman comique*), des romans vrais (*La Princesse de Clèves*). C'est ce dernier type de roman qui va se développer, en se chargeant des mille détails de la vie extérieure dont *Les Caractères* de La Bruyère ont donné le goût : le public, saturé d'analyse psychologique directe, est maintenant curieux des signes extérieurs à travers lesquels l'homme intime se révèle.

1- LE ROMAN RÉALISTE. LESAGE

Vie de Lesage.

Son caractère.

Alain René Lesage vécut pauvre, obscur et digne. Il était né 1668 au bord du golfe du Morbihan et retourna mourir au bord de la mer, à Boulogne, en 1747 ; mais il passa toute sa vie à Paris. Il ne s'y mêla guère aux gens de lettres de son temps, si remuants, si désireux de s'étaler : il n'avait ni leur turbulence, ni leur ambition, ni leurs idées. Il n'en voulait ni à la religion ni à la société. Il n'était pas du tout philosophe, mais bien plutôt moraliste, à la façon des écrivains du XVII^e siècle. Il traitait comme travers des personnes et des classes ce que les autres attaquaient comme vices des institutions. Ainsi n'avait-il ni esprit de propagande ni intention polémique. Une fois pourtant, dans une comédie vigoureuse, *Turcaret2*, il attaqua les financiers avec une verve âpre et cruelle. Mais à l'ordinaire, il visait seulement à rendre ce qu'il avait vu. Par cet instinct artistique, il se rattache encore au siècle précédent. Il prétendit vivre de sa plume, sans solliciter pensions, cadeaux ou sinécures. C'est le premier exemple d'un grand écrivain qui fasse de son talent un moyen d'existence régulier. Le fait est de conséquence : car si la

dignité de l'homme y gagne, l'art y perd. Le besoin d'argent pousse en effet à bâcler les œuvres, à étirer la matière : car chaque feuille que l'on a remplie devient un capital que l'on a créé. Lesage n'échappa point à cette fatalité : il multiplia les ouvrages, puisant à pleines mains les formes, les aventures, les figures dans la littérature espagnole à laquelle, par une singularité dernière qui le rattache encore à l'âge précédent, il est le seul à s'intéresser : mais dans son abondante production, il n'y a que deux œuvres qui comptent : *Le Diable boiteux*, qui n'est, sous une forme propre à caresser l'imagination, qu'une répétition des caractères de La Bruyère ; et surtout *Gil Blas*.

*** Le réalisme de Lesage.**

Il faut noter avant tout un défaut capital de l'œuvre : c'est l'éparpillement du personnage dans cette multiplicité d'incidents et d'actes. Du reste Gil Blas n'a pas, ou n'a qu'à un degré insuffisant, les deux conditions essentielles d'un caractère, la personnalité et l'identité. Que savons-nous de lui ? Il a l'intelligence vive, mais courte ; il est assez satisfait de sa personne ; il se prête à tous les emplois : c'est tout. Il est si faiblement individualisé que nous nous intéressons plus à ses aventures qu'à lui-même. À vrai dire, il n'a que le nom

d'individuel ; pour le reste, il est tout le monde. Ce n'est qu'un caractère « à tiroirs* , » apte à subir toutes les aventures qu'il plaira à l'auteur d'imaginer.

Et Lesage ne s'est pas fait faute de lui en prêter de toutes sortes. C'est que sa grande affaire est de peindre les mœurs : son roman est une galerie de tableaux, souvent charmants et vrais. Son originalité est de noter toutes les choses extérieures par lesquelles les hommes se révèlent ; ce sont tout d'abord leurs actes et leurs paroles, puis leurs gestes, leur physionomie, toute leur apparence physique, puis leurs habits et leur train de maison, leur logement, leurs meubles, leurs repas ; c'est leur profession : Lesage, avant Diderot, n'oublie jamais de faire entrer la profession dans la composition du caractère En un mot, Lesage est un réaliste*, un des grands artistes que nous ayons en ce genre. Il est exquis de vérité pittoresque, en peignant le dîner d'un chanoine ou la figure d'une duègne. Il pousse plus avant dans la voie indiquée par La Bruyère : il recule second plan les réalités psychologiques, et il amène en pleine Lumière les réalités matérielles.

Il se dégage du livre une philosophie terre à terre qui est sans illusion et pourtant sans amertume. Lesage voit partout des instincts brutaux ou des vices raffinés, l'intérêt et le plaisir se disputant le monde et ne laissant guère de place au désintéressement et à la vertu ; même dans la vertu, il découvre

un élément d'égoïsme ; pourtant, dans son énorme live, on ne trouve que deux francs coquins : Raphaël et Ambroise ; encore ne sont-ils pas antipathiques. Il sait de quoi est fait ce qu'on appelle dans le monde un honnête homme, et il ne compose pas le sien d'éléments bien délicats ; pourtant Gil Blas à la fin sera meilleur qu'au début. Sa conclusion est sans doute que la vie n'est pas belle et qu'il faut en tirer le moins mauvais parti qu'il se peut.

On a retrouvé les sources espagnoles de Gil Blas ; elles sont nombreuses, et sans grande valeur littéraire. Si Gil Blas fait aujourd'hui parti de la littérature universelle, c'est par ce que Lesage a mis dans son livre de français et d'humain ; la meilleure part lui en revient en propre.

*** Le style de Lesage.**

Le style, léger et fort à fois, piquant, imprévu, abondant en traits, ayant le relief et le mordant du style dramatique, mérite d'être loué à peu près sans réserve : avec toutes ces qualités, il demeure toujours parfaitement naturel. Presque constamment l'intention est satirique. Mais la satire de Lesage n'est pas moralisante ; elle est pittoresque ; elle est une peinture amusée des hommes et de la vie. C'est par là que Lesage est, au XVIII^e siècle, le véritable héritier de Molière.

* * *

2- MONTESQUIEU

Montesquieu (1689-1755) fut d'abord président à mortier du parlement de Bordeaux. Après le succès de ses Lettres persanes (1721), il vendit sa charge, fit un voyage de documentation en Europe et se retira dans son château de La Brède. Il y écrivit les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence (1734) et L'Esprit des Lois (1748). C'était une intelligent à la fois : la culture juridique, qui attribue une valeur créatrice à la raison humaine, et la culture scientifique, qui voit partout un déterminisme rigoureux.*

Les Lettres persanes sont essentiellement une satire et une critique des institutions françaises. Les Considérations ont fondé l'histoire rationnelle et scientifique. L'Esprit des Lois est un livre capital : bien que la forme en soit abstraite et systématique, il a fondé la sociologie*, science expérimentale* ; il a contribué à ébranler l'autocratie (théorie de la constitution anglaise), et à renouveler la littérature (conséquences de la théorie des climats).*

Le style de Montesquieu est très travaillé. La phrase est toujours concise, nette et pleine. Le paragraphe est bref. La composition des chapitres ou des livres est en général assez lâche.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, les tendances nouvelles sont représentées par deux grands écrivains : Montesquieu et Voltaire. Montesquieu meurt en 1755 ; Voltaire n'en est alors qu'à la moitié de sa carrière. Mais à cette date de 1755, qui est précisément celle où il se fixe aux Délices et commence une nouvelle vie, le plus grand des deux était à coup sûr Montesquieu ; il n'avait pas fait autant de tapage que Voltaire, mais il avait fait plus de besogne. Rien alors dans l'œuvre de Voltaire ne pouvait contre-peser les Lettres Persanes, les Considérations et L'Esprit des Lois : il y avait là une raison qui siècle, quand Voltaire en était encore à faire des niches au gouvernement et à faire partir des fusées pour l'amusement des badauds.

*** Vie de Montesquieu.**

Son caractère.

Charles Louis de Secondat était né en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux, _ vieille demeure féodale à laquelle il resta toujours fidèle. Il fit à Bordeaux de solides études de droit, qui déterminèrent en partie la forme définitive de son esprit. Il avait vingt-sept ans quand un oncle, baron de Montesquieu et président à mortier au parlement de Bordeaux, lui légua sa charge et son nom. Il avait peu de goût pour la procédure : la recherche désintéressée l'attirait bien davantage, et il se jeta avec ardeur dans _ anatomie, botanique, physique ; à leur tour, elles le marquèrent profondément. Il présenta à l'Académie de Bordeaux des mémoires sur l'écho, les glandes rénales, les marées, etc.

Le succès mêlé de scandale des *Lettres persanes* (1721) lui donna la notoriété. Il vendit sa charge, séjourna quelque temps à Paris, cherchant sa voir. Puis il commença son tour d'Europe. Pendant trois ans, il visita l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, le Rhin, la Hollande, l'Angleterre, prenant des notes, méditant le grand ouvrage dont la composition remplira désormais sa vie. Il lui fallut, pour le rédiger, le calme et les

loisirs de la province : il se retira à La Brède d'où il ne bougea plus que pour venir de temps en temps se délasser à Paris. Au bout de vingt ans, _ n'ayant publié pendant ce long espace de temps que les *Considérations* (1734). _ il fit paraître *L'Esprit des Lois* (1748). Il força du coup l'admiration universelle. Mais, épuisé par ce long labeur, à demi aveugle, il mourut en 1755.

C'était un fin Gascon, alerte, pétillant, railleur, quelque peu libertin, moins sec de cœur qu'on ne l'a dit, mais se gardant de toute sensibilité affectée ; irréligieux, bien qu'il respectât la religion dans laquelle il voyait une des institutions nécessaires de la cité. Comme son compatriote Montaigne, il était possédé d'un désir insatiable de connaître, mais, plus que Montaigne, il éprouvait le besoin de coordonner. Y arriva-t-il ? Il ne semble pas. Nous verrons voisiner en lui les deux tendances contradictoires qu'il tient de son éducation : le rationalisme* du juriste qui attribue une valeur créatrice à l'intelligence humaine, et le matérialisme* de l'homme de science qui croit au déterminisme* absolu. Il y ajouta bien d'autre incompatibilité. De là vient qu'il échappe à toute définition systématique ; mais peut-être doit-il à cette complexité d'avoir embrassé la réalité sur une plus vaste étendue.

* * *

* **Analyse des « *considérations sur les Romains* »**

Montesquieu donna en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Le contraste est grand avec *les Lettres persanes*. Ici tout est grave ; et le style affecte une sévère concision, une simplicité une, une plénitude substantielle. Cette tenue du style nous révèle une autre face de l'esprit de Montesquieu. Il a eu la passion de l'antiquité. C'est le legs, en lui, du XVII^e siècle. Il a été idolâtre de la grandeur romaine, de l'éloquence romain, de la vertu romaine. Au cours de la lente et laborieuse préparation de l'Esprit des Lois, il rencontrait Rome à chaque pas ; il n'a pas pu résister à la tentation : il s'est détourné pendant un temps de son œuvre capitale pour se donner le plaisir d'embrasser d'une seule vue toute la suite de l'histoire romaine. L'étude de ce phénomène politique unique était en outre un excellent exercice de politique expérimentale.

Bossuet s'était donné ce spectacle avant lui : dans le Discours sur l'Histoire universelle il avait énuméré les causes de la grandeur romaine. Montesquieu reprend d'abord, pendant huit chapitres, les rapides indications de Bossuet ; puis, pendant quinze autres, il étudie les causes de la décadence ; mais, dans

aucun des vingt-trois chapitres constituant l'ensemble, il ne recourt à l'explication par la Providence divine : c'est la première fois qu'un ouvrage d'histoire s'en affranchit. Pour la première fois, la raison des faits est cherchée uniquement dans les faits mêmes, dans le rapport des antécédents et des conséquents. L'histoire est traitée par la méthode des sciences physiques : aucune intelligence n'est supposée conduire le peuple romain vers un but, et pourtant les choses ne vont pas au hasard ; le développement de la puissance romaine, sa décadence ensuite se font nécessairement, logiquement, chaque état passager contenant l'état suivant, que le jeu naturel des circonstances se charge de dégager.

Ainsi les *Considérations*, en dépit des quelques erreurs qu'on peut leur reprocher (lacunes, généralisations téméraires, critique* insuffisante des sources) inaugurent vraiment l'histoire rationnelle et scientifique, et du même coup l'annexent à la littérature.

Montesquieu suppose tous les événements connus et raisonne sur eux pour en dégager les lois. Dans les huit premiers chapitres, il étudie les causes qui firent la grandeur de la Rome primitive (institution des triomphes, adoption des

usages étrangers quand ils se révélèrent meilleur, équipement de la légion, égale répartition des terres) ; puis il étudia les ennemis de Rome, notamment Carthage, _ et les principes que suivait le Sénat pour maintenir ses incessantes conquêtes. Mithridate fut le seul roi qui mit Rome en péril. Lui vaincu, l'empire romain s'étendit partout sans obstacle._ C'est de l'excès même de la victoire qu'allait venir la décadence. L'esprit civique se perdit, l'unité nationale se rompit, l'empire s'établit sur les ruines de la liberté ; puis l'empereur tomba rapidement sous la dépendance des légions, et les légions, maintenant composées de barbares, élevèrent des barbares à l'empire. Cependant les nations insoumises, refoulées vers le Nord et adossées aux limites de l'univers, menaçaient de refluer et d'inonder l'empire. Celui-ci se divisa. L'Empire d'Occident succomba le premier ; il ne put même pas sauver l'Italie et dut se réduire à une seule ville, non pas même Rome, ville peu sûre, mais Ravenne, alors défendue par les eaux. L'Empire d'Orient, épuisé par l'anarchie, les hérésies, tomba par fragments sous les coups des Arabes, des Turcs, des croisés.

* * *

* Analyse de "*l'Esprit des Lois*".

L'Esprit des Lois fut publié en 1748. Le sujet précis était une étude comparative de toutes les législations. En réalité, Montesquieu s'est engagé tout entier dans cet ouvrage, avec toutes ses connaissances et toutes ses idées, historiques, économiques, politiques, religieuses, sociales. « Je puis dire que j'y ai passé ma vie, disait-il. Au sortir du collège, on me mit dans les mains des livres de droit ; j'en cherchai l'esprit. » (Par ce mot, il faut entendre la raison d'être de la loi et de son efficacité, _ problème historique plus encore que juridique.) *L'Esprit des lois* est donc pour Montesquieu ce que les essais sont pour Montaigne : un livre « consubstantiel à son auteur. »

L'ouvrage se présente comme une explication des lois. « Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes. » (Préface.) Montesquieu pose d'abord le problème dans l'abstrait. Il distingue trois sortes de gouvernement : le républicain, le monarchique, le despotique ; et trois principes qui les soutiennent : la vertu qui soutient le gouvernement républicain, l'honneur qui soutient le gouvernement monarchique, la crainte qui soutient le gouvernement despotique. Tout législateur ne fera œuvre viable que s'il s'emploie à maintenir le principe du gouvernement pour lequel il légifère.*

Puis Montesquieu étudie les lois non plus en elles-mêmes, mais dans leur application aux citoyens, et il montre que seul le

système anglais (séparation des trois pouvoirs) assure aux citoyens la liberté politique : remarque profonde, qui devait exercer une influence considérable sur les sociétés modernes.

Au livre 14, Montesquieu pose le problème dans l'espace et le temps les lois sont conditionnées à la fois par des considérations géographiques (climat, fécondité ou stérilité de la terre, caractère de la race, conditions économiques, conditions de peuplement) et par des considérations historiques.)

Les cinq derniers livres (sauf le livre 29, dont la présence ici est insolite) sont une suite de monographies sur différentes lois romaines, françaises, franques.*

Ce plan n'est valable que pour les grandes lignes. Une analyse détaillée de L'Esprit des Lois est impossible. L'enchaînement des chapitres, assez vigoureusement marqué au début, se desserre rapidement ; les digressions se multiplient. L'esprit de Montesquieu était complexe par nature ; par surcroît il s'est sans cesse enrichi et modifié ; son livre a gardé trace de chaque enrichissement, de chaque modification._ Mais ce livre présente en outre, *dans son plan et dans son contenu*, une contradiction capitale qu'il importe de signaler et d'expliquer.

a) dans son plan._ Montesquieu (et c'était un coup de génie) apportait une conception tout empirique* des lois. « Ce sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » Quelles sont donc ces choses dont le rapport

détermine les lois ? « Les lois doivent être relatives au physique du pays, au climat glacé brûlant ou tempéré ; à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur ; au genre de vie des peuples ;... elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution peut souffrir ; à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leur mœurs, à leurs manières. Enfin elles ont des rapports entre elles, elles en ont avec leur origine, avec l'objet du législateur, avec l'ordre des choses sur lesquelles elles sont établies. C'est dans toutes ces vues qu'il faut les considérer. » Il semble donc que Montesquieu aurait dû commencer son livre en produisant de nombreuses études concrètes*, seules capables de débrouiller et de justifier, en examinant les causes naturelles ou autres qui ont agi dans chaque cas, l'infinie complexité des lois._ Or il procède de façon juste inverse. Il pose d'abord des principes abstraits* (les trois formes de gouvernement, les trois principes qui les soutiennent). Puis il accroche à ces principes généraux, en les enchaînant par un raisonnement déductif*, toutes les vérités qu'il a lui-même atteintes expérimentalement. Bref il masque le caractère expérimental* de son livre en lui imposant une forme dogmatique* et cartésienne*._ C'est que deux tendances divergentes le poussaient, l'une vers les méthodes de la science expérimentale*, l'autre vers le dogmatisme* du théoricien politique. Il inclinait même vers la seconde, puisqu'il lui a demandé la forme de son livre. Mais c'est par la première qu'il a révolutionné le droit.

b) dans son contenu._ Nous retrouvons ces deux tendances dans les deux conceptions incompatibles qu'il se fait de la loi.

Tantôt il la conçoit comme une relation qui s'établit automatiquement entre le milieu et les institutions. Aucune part n'est laissée à la liberté humaine : c'est le climat, par exemple qui expliquera la situation dépendante des femmes dans les pays chauds, le despotisme, l'esclavage. Ce déterminisme* absolu était le fait de l'homme de science que Montesquieu porta toujours en lui.

Mais ailleurs il reconnaît à la loi une valeur propre. Alors elle n'est plus seulement pour lui un rapport, une relation : c'est un ressort qui, dès qu'il est placé où il faut, produit la qualité et la quantité de travail que le constructeur voulait obtenir. De sorte qu'un système de lois bien conçu, bien adapté, ne peut manquer de mener un peuple à son *maximum* de puissance et prospérité. La loi ainsi comprise n'est plus une résultante* de causes physiques et historiques. Tout au contraire, elle suppose et à un très haut degré l'initiative de la raison humaine. Ici c'est le juriste dogmatique* qui parle.

Aussi bien, Montesquieu reflétait ici l'indécision même de son siècle, partagé entre l'esprit cartésien* qui se diffusait et l'esprit expérimental* qui naissait.

L'Esprit des Lois est un livre d'une grande hardiesse et d'une portée considérable. Au point de vue politique,

Montesquieu admire la constitution anglaise, où tout est agencé pour sauvegarder la liberté politique des sujets. Mais il ne songeait pas à l'introduire chez nous. Il rêve néanmoins d'y instaurer un état de choses analogue, en ressuscitant tous les pouvoirs intermédiaires qui tenaient jadis le roi en échec : noblesse, clergé, parlements, municipalité, etc. Son libéralisme*, on le voit, ne craint point d'user de moyens rétrogrades. Il était profond cependant : les pages dans lesquelles il s'élève contre la torture (livres VI, ch. XVII), contre la traite des nègres (livre XV, ch. V) sont justement célèbres.

Au point de vue religieux, Montesquieu saluait en passant le christianisme. Il ne soufflait mot des juifs, et le peuple de Dieu, avec ses lois révélées, tenait moins de place dans son ouvrage que les sauvages d'Amérique. Surtout, la religion devenait manifestement dans son système une sorte de rouage politique, créé ou manié comme tous les autres par le législateur. Montesquieu est un esprit absolument fermé au sens du divin. De là sincérité profonde avec laquelle il se prononce contre les persécutions religieuses et se fait l'avocat de la tolérance. (1-XXV, ch. XIII).

(Notons en passant que la théorie des climats ouvrait des voies toutes nouvelles à la littérature. L'influence du climat s'étendant partout, les productions de la littérature et des arts tombaient, pour une part, sous la dépendance du milieu physique : ce qui conduit à Mme de Staël et à la critique du XIX^e siècle. Mais de plus le climat ne peut influencer sur les âmes que s'il

influe d'abord sur les corps, et si les corps transmettent toutes les influences aux âmes : donc la théorie des climats suppose le déterminisme*, et conduit à mettre la pure psychologie des penseurs classiques sous la dépendance de la physiologie*. L'étude des tempéraments prendra la place de l'analyse des faits spirituels ; les *nerfs* joueront le rôle des *passions de l'âme* ; les individus deviendront le jouet des *milieux* qui les forment et les déforment.)

Le livre obtint la faveur du public. Il répondait exactement au besoin des intelligences. C'était une œuvre de raison et d'humanité. Et Montesquieu, soucieux de ne point rebuter le lecteur frivole à qui cette matière nouvelle pouvait sembler aride, avait pris soin de l'alléger en la morcelant à l'extrême, et de la relever par quantité de tours piquants.

Dans la suite du XVIII^e siècle, Montesquieu a semblé perdre du terrain ; d'autres l'ont dépassé, ont étouffé sa voix. Cependant, en 1789, c'est la doctrine de Montesquieu qui la première a été mise à l'épreuve, et *L'Esprit des lois* a fourni avant *Le contrat social* le modèle de la France nouvelle. L'expérience alors fut courte et malheureuse : mais Montesquieu prit sa revanche de 1815 à 1848. Notre monarchie parlementaire fut une réalisation de la théorie des trois pouvoirs. Depuis toutes les tentatives d'organisation parlementaire qui ont été faites ont reposé sur les principes essentiels de sa doctrine.

*** Le style de Montesquieu.**

Le style de Montesquieu est remarquable par sa concision, sa netteté et sa plénitude. À tout instant, l'écrivain recourt à l'antithèse* pour renforcer sa pensée, au trait pour l'aiguiser. Cette densité nous avertit que nous avons affaire à un styliste. En effet Montesquieu n'a jamais cessé de rechercher, à force de retouches, le rythme expressif, l'expression parfaite.- Ce scrupule d'artiste, épris de netteté et d'énergie, explique aussi la concision des paragraphes : pour agir fortement sur le lecteur, il faut ramasser l'effet. Mais il n'explique plus le manque de liaison entre les paragraphes, qui donne si souvent à un chapitre de Montesquieu une allure saccadée, hachée : ici, c'est une réelle inaptitude à composer fortement qui est en cause.- Cette inaptitude est sensible dans les Lettres persanes, surtout dans L'Esprit des Lois. Elle est moins accusée dans les Considérations qui sont, du point de vue littéraire, le chef-d'œuvre de Montesquieu.

* * *

Bibliographie

1- Ouvrages généraux:

- 1- Adam (Antoine), Georges Lerminier et Edouad Merat-sir, “littérature française des origines a la fin du XVIII^e siècle” T. I ,Larousse, Paris, 1967.
- 2- Attinger (G.), “L’esprit de la Commedia dell’arte dans le théâtre français” Paris, librairie Théâtrale, 1950.
- 3- G.P. Castex et P. Surer, “Le XVIII^e siècle”
- 4- Gillon (Auge) , Hollier – Larousse, Moreau, «Grand Larousse encyclopédique » Tome huitième, librairie Larousse, Paris, 1963.
- 5- Lanson (G.),(histoire de la littérature française), II^e ed., Paris, Hachette, 1912
- 6- Lanson (G.) et p. Tuffrau, «manuel illustré d " histoire de la littérature française des origines a l "époque contemporaine » quatrième édition, Hachette, Paris, 1932.
- 7- Lermaitre (Henri), «la littérature française 2/ Des classiques aux philosophes », bibliothèque des connaissances essentielles, Bordas et laffont,1970
- 8- Mitterand (Henri), «textes et histoire littéraire « XVIII^e siècle » éditions Fernand Nathan, Paris, 1984.
- 9- Nony (Danièle et Alain André, «littérature française, histoire et anthologie, » Hatier, Paris, 1987.
- 10- Pomeau (Réné) et Jean Ehrard, «littérature française » T.5. De Fénelon a voltaire 1668-1750. Les éditions Arthaud, Paris, 1984
- 11- Ubersfled (Anne), «lire le Théâtre » Les éditions sociales. Paris, 1982
- 12- Voltz (Pierre), «la Comédie » collection U. Armand Colin, 1966.

II- Ouvrages consacrés à Marivaux :

- 1- Arland (Marcel), « Marivaux, les essais » XL, Paris, Gallimard, N.R.F, 1950.
- 2- B. Ratermanis (J.), « Etude sur le comique dans le théâtre de Marivaux », Genève, Droz et Paris lettres modernes, 1961.
- 3- Coulet (Henri) et Gilot (Michel), « Marivaux, un humanisme expérimental » Paris, Larousse université, collection thèmes et textes 1973.
- 4- Dédeyan (Charles), « vérité et réalité dans le Fausses confidences » dans Mélanges d'histoire littéraire offerts a D.Mornet,1951.
- 5- Deloffre (Frédéric), « Marivaux, théâtre complet » Tome second, Editions Garnier frères, Paris, 1968.
- 6- Demoris (Réné), « "lectures de ...les Fausses confidences" de Marivaux, L'être et le paraître » Belin 1987.
- 7- Dort (B.), « A La recherche de l'amour et de la vérité ...,Les temps modernes » Janvier 1962 Article cite dans « Les Fausses confidences » L'être et le paraître » par René Demoris, Belin, Paris 1987.
- 8- Ince (W.) « L'unité du double registre chez Marivaux » dans les chemins actuels de la critique, coll. (10/18) 1969.

- 9- Gallouet (Catherine), («les Fausses confidences » Magie et scandale et « les Fausses confidences dans l'œuvre de Marivaux ») deux articles cités dans « L'école des lettres II, N° 8, 1996-1997.
- 10- Gazagne (P.), « Marivaux par lui-même », coll. « Ecrivains de toujours » Paris, Editions du seuil 1954.
- 11- Gilot (Michel), «remarques sur l'évolution du théâtre de Marivaux » vérités a la Marivaux. études littéraires, T. XXIV, N° I, été 1991.
- 12- Jugement de Kemp (R.), Article cité dans « Marivaux, les Fausses confidences » comédie par Roland Morisse, Paris, Libraire Larousse, sorbonne, les éditions Françaises inc.,1973.
- 13- Lagrave (Henri), « Marivaux et sa fortune littéraire » Ed, Ducros, 1970.
- 14- Larroument (G.) «Marivaux, sa vie et ses œuvres » Paris, Hachette, 1882.
- 15- Marcel (G.), « Préface du théâtre choisi de Marivaux » cité par Henri Lagrave in le théâtre et le public à paris de 1715 à 1750, clincksieck, 1972.
- 16- Marivaux, « Les Fausses confidences » comédie, Fondés par Felix Guirand, libraire Larousse (Canada) Ed. Français inc,1973.
- 17- Marivaux, cité par D'Alembert dans Eloge, « théâtre complet de Marivaux » tome II, Editions Garnier Frères, Paris, 1968.

- 18- Entretien avec Miquel (Jean-Pierre), «Les Fausses confidences a la comédie française » Article cite dans (L'école des lettres II, N°8, I février 1996-1997)
- 19- Morisse (Roland), « Marivaux, les Fausses confidences » comédie, librairie Larousse, sorbonne, les éditions Françaises inc., 1973.
- 20- Pfundt (W.), « Das Komische Element in den Kömedien Marivaux's » (Leipzig, 1913.
- 21- Poupelin (Michel), « Marivaux, les Fausses Confidences » Comédie, Bordas, 1946.
- 22- Rousset (J.), « Marivaux et la structure du double registre » Article cité dans « forme et signification », Paris, Corti, 1964.
- 23- Roy (Claude), « Lire Marivaux » les cahiers du Rhône, Paris, Editions du seuil – Ed. de la Baconnière, 1947. I vol, in 12.
- 24- Scherer (Jacques), « Analyse et mécanisme des « Fausses confidences » dans cahiers Renaud-Barrault, N°28, Paris, Julliard, Janvier 1960.
- 25- Tissier (André), « Les Fausses confidences » de Marivaux, SEDES, 1976.

* * *